

ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES
PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SÉRIE

CENT-DEUXIÈME NUMÉRO

OCTOBRE 1910



MONTREAL

ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 419 et 421, rue Saint-Paul

1910

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL

Archevêché de Montréal, 15 septembre 1910.

LA T

Direct

QUAI
di
se
vivaces q
nourricièr
est de mei
Les mai
sans cesse
perbes qui
dispersés,
coups dest
leur cham
Telle est
et la survie
Silencieuse
la Loire, da
abbaye sait

ASIE

LA TRAPPE CHINOISE DE YANG-KIA-PINN

Par M. A. LIMAGNE

Directeur de l'institution Saint-Joseph à Montluçon (Allier)

ÉAL

QUAND on coupe un arbre vigoureux, la sève refoulée du tronc abattu se répand irrésistiblement en pousses conquérantes d'air et d'espace, d'autant plus vivaces que les racines sont plus profondes, que la terre nourricière est plus généreuse et que la chair de la victime est de meilleure race.

Les maisons religieuses font rêver de ces arbres mutilés et sans cesse renaissants. L'orage déchaîné a brisé les fûts superbes qui donnaient abri à leurs membres. Ceux-ci se sont dispersés, ont poussé des rejetons en pays étrangers, et les coups destinés à les abattre élargissent merveilleusement leur champ d'action.

Telle est la destinée présente de la Trappe de Sept-Fons et la survie particulière de la lignée austère de saint Benoît. Silencieusement blottie parmi les arbres, le long du canal de la Loire, dans un coin monotone du Bourbonnais, la célèbre abbaye sait précaire son existence en France. Mais elle ne

veut pas mourir. Elle a des bras qui demandent des champs à défricher, des voix qui ne sont point lasses de chanter Dieu, une vie débordante capable de rayonner en oeuvres nouvelles. Et de la Trappe de Sept-Fons sont partis, comme d'une ruche, des essaims de religieux qui ont emporté précieusement l'esprit monastique et sont allés le faire revivre en Palestine, au Brésil et en Chine.

Que vont devenir ces germes de Trappe dans des pays nouvellement ouverts à la vie monastique? Les premiers défricheurs payent d'ordinaire de leur vie les maigres fruits que contemplent leurs yeux avant de se clore. De quelles sueurs et de quelles larmes faudra-t-il arroser un coin de la Chine ou du Brésil pour qu'y fleurissent les vertus religieuses? Quelles transformations feront subir à l'ambiance physique ou morale ces nouveaux venus? Quelle répercussion trouvera leur voix dans le coeur des indigènes? Et de quels bienfaits matériels, moraux ou intellectuels, marqueront-ils leur établissement en terre étrangère? Et, d'autre part, quelle influence exercera sur les nouveaux venus le milieu dans lequel seront plongés leur corps et leur âme et quelles modifications vont subir les règles antiques et l'esprit de l'Ordre au contact de ce produit mystérieux que composent des facteurs innombrables, dont un petit nombre sont à peine connus : une civilisation.

Le problème est intéressant, particulier à notre époque, de grande conséquence pour l'Eglise. Mais peut-être est-il encore trop tôt pour le résoudre. C'est assez de parcourir aujourd'hui un coin de ces pays qui ont reçu nos religieux, leur campement provisoire qui devient chaque jour plus définitif, les premières pages de l'histoire d'une oeuvre qui

recèle pe
de ce pe
Ce pay
tes; ce co
Trappe, l
La Chi
à s'agiter
vie trop l
qu'il peut
ce peuple
tallisées e
comme les
obscur et
familière,
le n'appel
de sa vie
temps de c
de tout cela
inquiet de
vivre et la s

I.

La Trapp
ce ni d'une
d'une conce
Pékin, et de
Le but de
lo assurer à
aux bonzes c

recèle peut-être les secrets de la transformation religieuse de ce peuple.

Ce pays sera la Chine; ce peuple, la multitude des Célestes; ce coin, la route qui de Pékin mène à la Trappe et cette Trappe, la Trappe de Yang-Kia-Pinn.

La Chine, cette immuable portion du globe qui commence à s'agiter et à émouvoir la vieille Europe, ce réservoir de vie trop plein pour ne pas déborder, si vaste et si profond qu'il peut inonder et sugjuguer les Etats les plus puissants, ce peuple d'aspect bizarre, d'âme fuyante, de moeurs cristallisées en coutumes étranges qui pétrissent les cerveaux comme les pieds de ses habitants, d'histoire incohérente, obscure et ténébreuse, la Chine reste à étudier dans sa vie familière, dans ses rapports quotidiens avec des hôtes qu'elle n'appelle pas, mais qu'elle subit, dans le train ordinaire de sa vie politique, morale ou religieuse, surtout dans les temps de crise et de révolution. Peut-être y aura-t-il un peu de tout cela dans cette étude. Il y aura, en tout cas, un souci inquiet de la vérité, une grande sympathie pour cette oeuvre et la substance de documents du plus haut intérêt.

I. — POURQUOI UNE TRAPPE EN CHINE ?

La Trappe de Yang-Kia-Pinn n'est point née d'un caprice ni d'une rencontre fortuite d'événements. Elle est sortie d'une conception profonde de Mgr Delaplaee, évêque de Pékin, et des efforts persévérants de ses successeurs.

Le but de ces grands évêques missionnaires était double : 1o assurer à leurs prêtres des aides spirituels; 2o opposer aux bonzes chinois des religieux catholiques.

Point de conversion sans la grâce; or, la grâce s'obtient par la prière et la mortification. Des hommes dont la vie serait une prière et une mortification perpétuelles purifieraient le milieu païen par leur présence, féconderaient les sueurs des bons ouvriers et, comme Moïse sur la montagne, couvriraient de leurs mains tendues vers le ciel les lutteurs du Bon Dieu.

L'homme qui retarde le triomphe du missionnaire, c'est le bonze. Le bonze a l'argent, le prestige, le loisir, tout ce qu'il faut pour paralyser longtemps et nuire beaucoup. Comment le vaincre? En lui opposant le moine chrétien, le religieux chrétien, dont c'est la règle de se dévouer pour les autres, de travailler beaucoup et de prier encore davantage. Le contraste de ces deux hommes est à ce point frappant qu'il peut émouvoir les esprits, les détacher des "mauvais bergers" et les conduire aux "bons pasteurs".

A ces deux buts, peuvent s'en adjoindre d'autres d'une beauté morale moins éclatante.

Le Chinois, en général, a la haine de l'étranger plus encore que du catholique. S'il déteste le missionnaire, c'est qu'il voit en lui un intrus qui pénètre indûment sur un sol, dans une vie et dans une histoire inviolables et sacrées; c'est qu'il voit en lui un être énigmatique poursuivant un but d'autant plus affolant que le Céleste l'ignore, et contre lequel il se défend par des dénis de justice, des pillages ou des massacres.

Le Chinois comprend difficilement qu'un homme sacrifie son intérêt au service d'une idée, qu'il travaille pour d'autres que pour soi-même, et qu'il soit à ce point certain de la vie future qu'il la préfère aux joies de maintenant. La reli-

gion est
sans sub
aux ques
se pose-t
Peu relig
pourvus
blesse.

Avant
s'efforce
nemi, puis
ceux de ce
ou des ac
ment. La
trop dense
isolée d'an
âmes qu'el
Le Chin
Mais qu'il
naïsse, se d
peut-être
manger de
pensée, dar

Le missi
est léger, à
Mais qu'un
ses lourdes
travail, se f
enrôle les i
d'autres hor
ment ses bie

gion est pour lui tout en rites extérieurs, raide, sans horizon sans substance. Elle n'offre point à ses fidèles de solutions aux questions que suggère la pensée de l'au-delà. Aussi ne se pose-t-il que des questions intéressant la vie présente. Peu religieux, malgré les apparences, les Chinois sont dépourvus de bonté. Agir par charité est à leurs yeux une faiblesse.

Avant de chercher à les convertir, le missionnaire doit s'efforcer de les convaincre qu'il n'est pas pour eux un ennemi, puis leur montrer qu'il n'a en vue que leurs intérêts ceux de ce monde comme ceux de l'autre. Mais des paroles ou des actes passagers ne les toucheraient pas profondément. La couche de leurs préjugés et de leur égoïsme est trop dense pour qu'un seul rayon de vérité et une marque isolée d'amour la percent et aillent éclairer et réchauffer les âmes qu'elle emprisonne.

Le Chinois veut juger l'arbre à ses fruits, ce qui est sage. Mais qu'il ait foi en son jugement, il faut que l'arbre naisse, se développe, vive sa vie entière sous ses yeux. Alors peut-être consentira-t-il à s'abriter sous ses branches, à manger de ses produits, et à lui donner une place dans sa pensée, dans son cœur et dans son histoire.

Le missionnaire vient, va, change, meurt, et son habitat est léger, à la surface du sol et comme en marge du village. Mais qu'une Trappe, avec ses hectares de terre cultivées, ses lourdes maçonneries, ses habitudes d'hospitalité et de travail, se fixe en un pays désert qui fleurit à son souffle, enrôle les indigènes dans ses cadres et les transforme en d'autres hommes surnaturalisés, qu'elle répande incessamment ses bienfaits sur la contrée, cette Trappe incorporée à

la terre des Célestes, insinuée dans leur vie, cette Trappe vraiment chinoise ne sera point suspectée d'espionnage ni de calculs commerciaux; on ne verra point en elle l'avant-garde d'une armée en marche. Le Chinois pourra la tolérer, l'aimer même, et peu à peu se laisser conduire par elle, par l'action de ses prières, de ses exemples, aux pieds du missionnaire qui pénétrera avec le moine dans la confiance des habitants.

* * *

Tel était le plan des fondateurs de la Trappe, un plan fait de raisonnement humain et d'expérience locale, un beau rêve d'apostolat sans paroles, d'apostolat par l'exemple, par le travail des mains, par la mortification, par la prière.

Allons voir ce qu'est devenue l'entreprise et quel accueil la réalité a fait au rêve. Le pays est neuf et vieux à souhait, et l'histoire de la première Trappe chinoise est toute d'un héroïsme aisé et souriant, héroïsme bien français et bien chrétien.

II. — EN ROUTE POUR LA TRAPPE

Quand le trappiste arrive à Pékin, il se croit au terme du voyage. Il se trompe. Le voyage aisé et confortable est terminé; c'est le voyage fatigant, périlleux, pittoresque, qui commence, le voyage que nous allons faire.

Ne demandez pas combien de kilomètres séparent le point de départ du point d'arrivée. On ne mesure pas les routes en Chine; il n'y a pas de routes. L'unité de longueur, c'est la journée. Non pas la journée d'automobile: on ferait trop de kilomètres. Ni la journée de chemin de fer: ce démon

noir, br
noir fan
val est é
pieds l'u

La jou
ton, qui
rudes et
aux flanc
muraille
vre. De te
elles épuis

La jour
En maints
trop hésita
vaillants q
celles du c
et laissez-ve
il ne vous
ment est u
vous préfér
lez faire qu
des profonc
route !

Quatre jo
Pékin à la T
Nous allon
plaine du Te
terre plate dé

noir, bruyant et dévoreur d'espace n'est point le démon noir familier des Célestes. Ni la journée de cheval : le cheval est exigeant et il lui faut des chemins pour mettre ses pieds l'un devant l'autre.

La journée mesurant un voyage, c'est la journée du piéton, qui descend ou qui monte, résigné d'avance aux plus rudes et aux plus brusques accidents de terrain, qui grimpe aux flancs escarpés des montagnes comme l'araignée à une muraille ou qui saute de rocher en rocher comme une chèvre. De telles journées sont laborieuses et bien pleines quant elles épuisent une trentaine de kilomètres.

La journée, c'est parfois l'étape fournie à dos de mule. En maints endroits, le pied de l'homme est trop maladroit, trop hésitant. Le seul pied prudent et sage, c'est le pied des vaillants quadrupèdes qui associent aux qualités de l'âne celles du cheval. Hissez-vous sur cette précieuse monture et laissez-vous emporter à sa cadence. Si c'est elle qui guide, il ne vous adviendra pas malheur, car d'aller très lentement est un mal réparable. Mais, si vous intervenez, si vous préférez votre judiciaire à la sienne, si vous n'en voulez faire qu'à votre tête, gare au ravin qui mugit là-bas, à des profondeurs d'abîme. Soyons donc modestes, et en route !

• • •

Quatre journées suffisent ordinairement au trajet de Pékin à la Trappe.

Nous allons, pendant la première journée, à travers la plaine du Tchély dans la direction de l'ouest. C'est une terre plate découpée en lambeaux, que la pioche déchiquetté

à petits coups, une terre variée de culture et riche, sinon de sa propre fécondité, du moins de l'opiniâtre labeur des habitants. A droite s'en va la route de Mongolie. Nous contourons un massif au pied duquel s'éparpillent de silencieux et paisibles chameaux. C'est dans les carrières de cette montagne, que les habitants de Pékin prennent les matériaux de leurs palais quand ils les construisent en pierre. Et les chameaux attendent sans impatience leur charge de granit. La route continue dans une vallée qui va se rétrécissant en un entonnoir démesurément long.

Au bout de notre première journée, nous avons parcouru tout ce que la Chine possède de " route ". Et encore quelle route ! Son tracé ne révèle aucune intelligence et son entretien est confié aux pluies. Elle n'a jamais subi le nivellement du cylindre à vapeur et ses bosses s'épanouissent comme des fruits sacrés.

Comment un grand peuple qui a par derrière lui un si majestueux passé, qui a au coeur un culte si jaloux de son sol, qui dépense tant de bravoure au travail, n'a-t-il point créé de routes, n'a-t-il pas ouvert des débouchés aux principales villes de son immense territoire ? Ni le temps n'a manqué, ni l'argent, ni les bras.

Ce qui a manqué, ce qui manque, c'est le désintéressement. Le Chinois est égoïste féroce, un égoïste logique qui se moque pas mal de la solidarité. Il ne comprend pas qu'on puisse écarter une pierre pour son voisin, à plus forte raison l'aider à construire un pont, à faire sauter un rocher ou à établir un parapet sur une route côtoyant un abîme. — Mais direz-vous, il ferait lui-même de la route un bénéfice immédiat et un agrément incontestable ; il rendrait la vie

plus fac
Assurén
essentiel

La de
gue et
Man-Tao
sous ses
peut-être
Plus près
tonnemen
floconneu
La trois
riété et d
Kien-Tao-
hérissent
la région
regardiez
bleue de ci
surer contr
engloutirai
mules ont à
entre ciel e
gres jambes
où en Euro
est grandio
Le soir d
cerveau qui

plus facile à ses enfants et le trafic de son pays plus intense. Assurément ! mais l'égoïsme poussé à l'extrême n'est-il pas essentiellement borné, stérile et maifaisant ?

* * *

La deuxième journée réserve au voyageur moins de fatigue et un panorama éblouissant. Parvenu à la crête du Man-Tao-Kéou, il voit toute la plaine de Pékin s'étendre sous ses yeux et s'enfoncer dans un bleu lointain qui est peut-être la mer, qui est peut-être le ciel, un bleu de féerie. Plus près de lui, partant dans toutes les directions, un moutonnement de crêtes sveltes ou lourdes, entourées de nuages floconneux.

La troisième journée est assez fatigante, mais d'une variété et d'un pittoresque impressionnants. Les hauteurs du Kien-Tao-Kiou se creusent de précipices effrayants et se hérissent de grosses masses rocheuses qui se perdent dans la région des nuages. Le frisson vous saisit, soit que vous regardiez en bas, soit que vous regardiez en haut ; la bande bleue de ciel que vous apercevez ne suffit point à vous rassurer contre les rochers qui voisinent avec les étoiles et vous engloutiraient complètement s'ils tombaient sur vous. Les mules ont à peine où poser leurs sabots menus. Vous flottez entre ciel et terre, adhérant au sol uniquement par les maigres jambes de votre monture. On dirait des Alpes au point où en Europe elles sont le plus tumultueuses. Le spectacle est grandiose et sévère jusqu'à l'angoisse.

Le soir du troisième jour, la lassitude pèse autant sur le cerveau qui a fait effort pour recevoir ces violentes images

que sur les jambes qui ont parcouru ces redoutables régions.

On ne peut pas imaginer contraste plus disproportionné entre ce cadre grandiose et l'habitant que nous y découvrons. Là, sous des toits minables groupés en chétifs villages, vivent de petits hommes, travaillant des champs minuscules. Toute parcelle de terre productive est cultivée par ces laborieuses fourmis. Mais les parcelles sont rares, étroites, suspendues à des murailles, et c'est merveille que cette population s'attache à de si inhospitalières montagnes. Le pays a une autre richesse ; mais celle-là, il la garde dans ses entrailles : c'est la houille. Le charbon est abondant et s'extrait à ciel ouvert. Seulement qu'en faire sans moyens de communications ?

* * *

L'intérêt des journées interminables du voyage est de surprendre les indigènes dans l'imprévu de leurs usages et le train ordinaire de leur monotone existence. On ne peut pas voyager vingt-quatre heures de suite sans arrêts. Il faut donc se reposer, manger, dormir ; par conséquent descendre à l'auberge, comme si vous alliez à pied de Paris à Beauvais.

Disons bien vite que l'auberge la plus confortable de ces parages est inférieure à la plus inconfortable du plus pauvre pays de France. Le menu ordinaire est le millet qu'à l'aide de deux bâtonnets, les Chinois font descendre prestement de leur écuëlle dans leur bouche, comme on voit tomber joyeusement le blé clair du van agité, dans le récipient. Seulement le jeu des bâtonnets est trop compliqué pour les

ignare
peu n
taille
des lég
êtes a
vous le
croirai
naient
peut si
tant bi
Poin
n'est pu
dort su
dus côt
veloppé
nauté d
l'accout
rés. Env
le pouve
Le Cl
comme j
de lèpre
Chine et
des mala
Il y a
est court
grimoire
sur les in
pouls de
ciens, ma

ignares que nous sommes et cette nourriture de serin récréée peu nos estomacs plus exigeants. Nous ne sommes pas de taille à lutter de sobriété avec un indigène. Demandez vite des légumes, du riz, des oeufs. Mais tenez-vous-en-là. Vous êtes arrivé aux bornes extrêmes du luxe dans le manger, vous les avez même dépassées. Nos fins dîneurs de Paris n'en croiraient pas leurs yeux ou mourraient de honte s'ils venaient apprendre des montagnards du Tchély jusqu'où l'on peut simplifier un repas sans dépérir, et même en se portant bien.

Point difficile pour la nourriture, le Chinois du Tchély n'est pas plus exigeant pour le coucher. Toute la maisonnée dort sur le *khan*, sorte de poêle en brique, qui reçoit, étendus côte à côte, tous les membres de la famille, chacun enveloppé d'un *peï-wo* (couverture ouatée). C'est la communauté du lit, inquiétante pour des Occidentaux, mais que l'accoutumance rend acceptable aux Chinois les plus timorés. Enveloppez-vous vite de votre *peï-wo* et dormez, si vous le pouvez, sur le *khan* des étrangers.

Le Chinois, qui mange ce que vous savez et qui dort comme je viens de le dire, est malade parfois. Il y a des cas de lèpre; il y a la fièvre de la sécheresse, particulière à la Chine et qu'il ne faut pas lui envier, et il y a tout le cortège des maladies dont peut souffrir toute créature humaine.

Il y a aussi, vous le devinez, des médecins. Leur science est courte. Elle consiste en des formules que renferme un grimoire immuable. Leur diagnostic est uniquement basé sur les indications du pouls. Ils ne se bornent pas à tâter le pouls de deux doigts dédaigneux, comme le font nos praticiens, mais avec componction, insistance, mimiques bizarres,

expressions de visage pittoresques. C'est après un message prolongé du poignet qu'ils portent leur diagnostic et indiquent les rares remèdes qui guérissent en ce pays. C'est toujours la même chose: le fluide mâle vit en mauvaise intelligence avec le fluide femelle. Il s'agit de les équilibrer: une querelle de ménage qu'on raccommode! Et il ne semble pas que ces médecins et leur pharmacie tuent beaucoup plus de malades que nos agrégés de Facultés !

La vue d'un hôpital en France est rarement plaisante ; dans ces parages, elle est hideuse. J'entends évidemment par hôpital des malades réunis. Il n'y a pas d'autres hôpitaux en Chine.

* * *

Les Chinois meurent aussi et on les enterre comme de juste.

C'est un instant réjouissant pour le voyageur que le passage d'un enterrement. La douleur chinoise est emphatique et grimaçante. Devant le cercueil, les voisins portent les objets familiers au mort : sa chaise ou son écuelle, ses meubles ou ses habits précieux. La bière seule est toujours luxueuse; c'est souvent un cadeau depuis longtemps reçu, car il n'est pas de cadeau plus agréable à un Chinois qu'un beau cercueil. Vivant, il se contente d'une masure lézardée et pouilleuse; mort, il s'enveloppe de bois sculpté et capitonné d'étoffes chères. Lui, qui vivait silencieux, c'est au milieu d'un assourdissant vacarme qu'il s'en va au lieu du suprême repos. C'est à qui, du bonze ou des pleureuses, poussera les cris les plus aigus ou les plus bizarres lamentations.

I
où
des
C
app
teu
A
chir
gue
L
non
che,
trav
pris
regr
Le
atâr
spect
Pe
carré
ment
s'end
enfin
l'end
Ma
Un
forme

Il n'y a pas de cimetières en Chine. On enterre n'importe où et à fleur de terre. Aussi, n'est-il pas rare de rencontrer des cadavres déterrés par les bêtes et à moitié mangés.

Chemin faisant, on rencontre bien d'autres peu folâtres apparitions : des pauvres, des fumeurs d'opium, des porteurs de cangue.

A moitié nu, les côtes saillantes sous la peau, le mendiant chinois est hideux à voir. C'est de l'extrait de misère, la gueuserie poussée au paroxysme.

Les porteurs de cangue ne sont pas agréables à rencontrer non plus. Le cou emboîté dans leur large collerette en planche, ils errent ne pouvant ni se coucher, ni s'appuyer, ni travailler. Les juges n'envoient pas leurs condamnés à la prison, ils leur rivent au cou leur prison. Et c'est à faire regretter le régime cellulaire.

Le fumeur d'opium, couché sur le côté au milieu de son attirail qui le fait ressembler à un sorcier, quel écoeurant spectacle n'offre-t-il pas aussi ?

Pendant la quatrième journée, nous rencontrons une tour carrée en grosses pierres de taille, très vieille, mais parfaitement conservée ; c'est un débris de la Petite Muraille qui va s'enbrancher sur la Grande Muraille. Nous la côtoyons enfin, cette merveilleuse Muraille dont nous apercevons, de l'endroit où nous sommes parvenus, une vingtaine de tours.

Mais nous arrivons au terme de notre voyage.

III. — LA TRAPPE DE N.-D. DE LA CONSOLATION

Un cercle de montagnes de 40 kilomètres de diamètre, que forment une muraille gigantesque ; entre ces bornes natu-

relles; un plateau tumultueux, semblable aux vagues de la mer subitement immobilisées ; au travers du plateau, une ravine profonde qui est un torrent impétueux à l'époque de pluies et le reste du temps un mince ruisseau; sur les pics, un sol stérile et désolé, et sur le plateau, des rangées d'arbres, quelques carrés de culture, un effort partout manifeste de mettre de riches moissons là où végètent de maigres broussailles: c'est la Trappe.

Encore une heure et nous serons au monastère lui-même.

Nous côtoyons d'abord une élégante construction chinoise en briques couleur de cendre, adossée à la colline et qu'entourent des trois autres côtés de modestes dépendances et des jardins en terrassement. C'est une *grange*, que les Pères ont établie en ce lieu pour exploiter plus commodément cette lointaine partie de leur domaine. Une dizaine de Frères y habitent. Ils ne descendent au monastère que les dimanches et jours de fête. Mais ils ont régulièrement des compensations: tous les matins, un prêtre vient leur dire la sainte messe et toutes les semaines le Père Maître vient leur donner une instruction appropriée à leur état et à leurs besoins.

Lorsque nous passons, trois ou quatre Frères bêchent, silencieusement, le jardin et, devant les étables, deux autres préparent des *tou-pi* (briques séchées au soleil) qui sont les matériaux de construction du pays. Cette *grange*, pour parler le vocabulaire des Trappistes, s'appelait autrefois le *Peï-keou*; elle se nomme aujourd'hui *Maris Stella*.

De *Maris-Stella* à *Yang-Kia-Pinn*, la distance est de trois *lis* (environ 2 kilomètres). On éprouve en faisant ce parcours un véritable enchantement, une sorte de réveil de vie

fami
la p
dout
de ch
pays
théât
est d
En
taine
tipliés
litres
son p
vignol
les rel
déterr
noyer
Ene
se dre
village
monast
velopp
intérieu
trois fl
Nord a
de long
ceintur
dont on
haut, le
vrent le
un nid c

familière, comme le souffle accueillant et chaud de l'âme de la patrie réfugiée dans ce désert et qui vient à vous. Sans doute le gazouillement des oiseaux qui chantent n'est point de chez nous et le paysage ne rappelle que médiocrement les paysages de France. Mais cette vigne qui s'élève en amphithéâtre dans une anse de la montagne à droite du chemin, est de notre connaissance.

En 1880, l'abbé défunt dom Bernard apporta une vingtaine de plants de Bourgogne. Ces vingt plants se sont multipliés au point de couvrir cet espace, de produire 80 hectolitres et de donner à chaque religieux un verre de saine boisson par repas. Mais quels efforts pour transformer ce sol en vignoble ! Pour défendre du froid les ceps, chaque année les religieux les enterrent à une grande profondeur. Ils les déterrent au moment de notre passage et, avec l'écorce de noyer sauvage, ils les fixent aux échalas.

Encore un pas et subitement les bâtiments du monastère se dressent devant nous. Nous nous attendions à voir un village chinois pareil à ceux que nous avons traversés et un monastère presque semblable à un monastère de France développe sous nos yeux ses trois parallélogrammes de cours intérieures, ses multiples dépendances dominées par les trois flèches de la maison de Dieu. Tout autour s'incline du Nord au Sud, un plateau de 300 mètres de largeur sur 400 de longueur avec des jardins bien entretenus, une large ceinture d'abricotiers en fleurs avec, par devant, le ravin dont on entend le murmure sans le voir et là-haut, tout en haut, les murailles naturelles de ce clos immense qui couvrent le monastère de leur ombre et de leur majesté. C'est un nid d'aigle, c'est un peu de France, c'est une ravissante

surprise pour le voyageur fatigué par quatre journées de marche.

Les " religieux de choeur " reviennent du travail en une longue théorie silencieuse, l'outil sous le bras gauche, et le chapelet à la main droite. Nous entrons après eux et sommes accueillis par un *portier* chinois, costumé en Frère Trappiste. Il nous parle un latin assez compréhensible et qui fait honneur à son intelligence de Frère convers.

Voici maintenant dom Maur Weichard, un auvergnat. Malgré ses vingt années de séjour en Chine, il s'exprime en excellent français. En sa compagnie nous visiterons la Trappe; nous nous initierons à sa vie et nous apprendrons son histoire.

Par où commencer la visite d'une trappe?

Par la porterie naturellement. Elle est très modeste et sans proportion avec l'importance de l'édifice. A gauche, un petit carré de bâtisse de trois mètres de côté: c'est là qu'attendent les arrivants; à droite, à deux pas, une bâtisse identique, où couchent le portier et son aide; par-dessus, une toiture commune aux deux pavillons.

En dehors du mur de l'enclos, apparaît, à gauche, une chapelle où un Père dit la messe les dimanches et les jours de fêtes pour une cinquantaine de chrétiens du voisinage. A droite, se dresseront bientôt — si vous voulez en faire les frais — l'hôtellerie des Dames et l'hospice des Pauvres.

La porte d'entrée franchie, nous traversons un jardin potager, parallélogramme encombré de verdure, de 80 mètres de longueur sur 70 de largeur. Entouré de trois côtés par le mur d'enclos, il est flanqué aux angles extérieurs de deux tours qui lui donnent un air de fortification.

De
carré
chino
gants

Bie
faut c
feuille
l'eau,
endroi
plus h
sinuosi
rains c

Par
forme l
L'em
frent à
ron de
barreau
droite,
voitures
dans un
bres fru
du couv

Vous
nerie, le
de la Tra
niers de

Deux allées se croisant au milieu le partagent en quatre carrés. En guise de bordure, aux plates-bandes, de la vigne chinoise est suspendue à des fils de fer tendus sur 16 éléments monolithes de 2 m. 50 de hauteur.

Bientôt ces allées seront des cloîtres de verdure et il s'en faut de peu que nous nous promenions sous des voûtes de feuillage. Au milieu un grand bassin et dans ce bassin de l'eau, ce qui est un luxe surprenant, car l'eau est rare en cet endroit. Les moines sont allés la chercher à 2 kilomètres plus haut et ont contraint le mince ruisseau à suivre les sinuosités de la montagne et à féconder les jardins et les terrains qui l'entourent.

* * *

Par où pénétrer dans le bâtiment qui se dresse en face et forme le côté du quadrilatère opposé à la porte d'entrée ?

L'embarras vient de ce que trois moyens d'y entrer s'offrent à vous : au milieu, le large escalier qui conduit au porron de l'hôtellerie ; à gauche, trois pierres superposées en barreaux d'échelle donnent accès à la cour du noviciat ; à droite, un plan incliné, par où s'engouffrent brouettes et voitures. Mon guide passe à droite, je le suis ; et nous voilà dans une large allée, encore incomplètement ombragée d'arbres fruitiers, bordée à gauche, par les " lieux réguliers " du couvent et à droite par des dépendances en enfilade.

Vous avez là le corps des métiers au complet ; la cordonnerie, le magasin de noyaux d'abricots qui sont la richesse de la Trappe, une brasserie lilliputienne, le pressoir, les greniers de blé et de millet, la lessiverie, le puits couvert, le

fruitier, enfin le " grand parloir ", c'est-à-dire la salle où, tous les soirs, le cellerier indique à chacun son travail du lendemain. C'est bien un parloir puisqu'on y parle !

Vient ensuite une cour, d'une trentaine de mètres de côté, qui sert de dépôt de briques et de chaux, c'est le quartier du meunier, du forgeron, du ferblantier, des maçons, des tisserands, du vanier, du vacher et du porcher.

Chaque installation a sa physionomie et un titulaire qui ne se laisse pas oublier.

Le vieux Frère Raphaël, pendant que sa mule tourne la meule, fait fonctionner la bluterie. Quand son grain est de la farine, il a bientôt fait de la pétrir en pâte et de la cuire en pain. Il est vieux, il travaille et il ne veut pas mourir. C'est très original en Chine de ne pas vouloir mourir, et c'est héroïque pour un vieillard de vouloir encore travailler.

En Chire, le vieillard ne travaille pas, il se fait une barbe vénérable et il attend la mort comme une visite qui ne déplaît pas. Son joujou préféré, c'est son cercueil, — je parle des laïques, car les Trappistes n'en usent pas — et si ses enfants veulent d'espérer quelques sapèques à lui acheter un remède: " — Employez en plutôt le prix, dit-il, à faire mettre une nouvelle couche de vernis à ma bière et laissez-moi mourir ! "

Frère Pierre s'agite au milieu de cinquante poules, d'une dizaine de porcs, de six mules, de trois boeufs de culture et de trois ou quatre vaches laitières. Dans son emploi rien ne le dégoûte, sauf la traite des vaches. Un habitant du Céleste Empire trouve cette fonction indigne d'un homme : c'est bon pour les veaux. Frère Pierre ne traite les vaches que dans des accès intermittents d'héroïsme, quand l'impossible lui paraît aisé, quand il veut tuer en lui le vieil homme.

Par delà le royaume du Frère Pierre, il y a des fours à briques, des abricotiers, beaucoup d'abricotiers, et enfin la montagne, la Grande Muraille et la Mongolie.

* * *

Revenons sur nos pas ; par le plan incliné, dévalons dans le jardin potager et gravissons solennellement le perron de l'hôtellerie.

Cette fois nous sommes en pleine Trappe et, si vous me demandez pourquoi notre visite des bâtiments réguliers n'a pas commencé quand a pris fin l'inspection des dépendances, je vous réponds, que les guides ne donnent pas de raisons, ils ne donnent que des renseignements.

Avant de parcourir ces longs bâtiments groupés en deux quadrilatères, initiions-nous à l'architecture de la Chine. Elle est spéciale et curieuse, soumise à des règles aussi immuables que les procédés de construction du castor ou de l'hirondelle.

Sur les fondations, vous dressez, de chaque côté, deux colonnes de bois, sur lesquelles vous couchez un tronc d'arbre que vous ne dégrossissez pas, crainte de l'affaiblir, et vous avez la cellule génératrice du bâtiment entier. Multipliez ces cellules et enveloppez-les de mailles de bois, vous aurez l'ossature du monument.

Il restera seulement à le bâtir. Les colonnes seront liées et cachées par des murs de 0 m. 50 d'épaisseur, en briques cuites au four jusqu'à la hauteur des fenêtres et au-dessus par des briques cuites au soleil. Crépissez l'intérieur à la chaux et mettez un plafond, comme à Yang-Kia-Pinn, ou

bien n'en mettez pas, comme dans les belles pagodes où l'on peut admirer les énormes troncs d'arbres qui en forment l'ossature, vous aurez une demeure chinoise.

IV. — VISITE DU MONASTÈRE

Nous pouvons maintenant entrer à la Trappe.

Nous nous trouvons entre deux corps de bâtiment placés sur une même ligne, et orientés de l'est à l'ouest. Ils renferment la pharmacie, des chambres pour les malades, des chambres pour les hôtes et le vestiaire.

Aux extrémités de ce long bâtiment, deux ailes forment de chaque côté un angle droit, sans le toucher cependant. Les Chinois ne savent point relier deux bâtisses en équerre et laissent un passage entre les deux. L'aile de l'Est est consacrée à la salle de lecture des Frères convers, à la chambre de leur Père-Maître et à la bibliothèque qui renferme 2,500 volumes. L'aile de l'Ouest contient le dortoir des Pères profès : entre les deux rangées d'étroites alcôves est ménagé un passage de 1 m. 50.

Le long de ces trois bâtiments, une véranda met les religieux à couvert de la pluie et décore la cour à laquelle une statue du Sacré-Coeur donne son nom. Le côté nord de la cour est formé par la façade de l'église et par une grande bâtisse allant de l'église au dortoir des convers.

De l'autre côté de l'église, faisant suite au dortoir des Pères de chœur, sont les bâtiments et la cour affectés au Noviciat. Les Chinois attendent, neuf années durant, l'engagement définitif, un an comme postulants, trois ans comme novices, cinq ans comme profès.

Tout à côté du logement réservé au T. R. P. Abbé se trouve la salle du Chapitre. A Sept-Fons, en Chine, au Brésil ou au Japon, les sales du Chapitre ne diffèrent guère. Le siège abbatial au fond; à l'opposé, un autel surmonté d'un petit Jésus de Prague, au-dessus le Sacré-Coeur entouré de la Sainte Vierge et de saint Joseph, et sur les murs latéraux des chromos, des gravures, des photographies représentant Léon XIII, Pie X, Mgr Marre, général actuel de l'Ordre, son prédécesseur, le T. R. P. Wiart, Mgr Favier et l'ancien abbé de la Trappe chinoise, dom Bernard.

Par les fenêtres de la salle du Chapitre, nous voyons une troisième cour intérieure entourée d'un cloître et formée par le dortoir des Frères à l'Est, le réfectoire au nord et l'église à l'ouest. C'est la cour de la Sainte Vierge.

* * *

La visite du réfectoire est égayée par la rencontre du Fr. Raymond qui en est chargé.

L'histoire de la vocation de ce bon religieux vous reposera un instant de mon trop sec exposé architectural. En 1899, un indigène frappait à la porte de la Trappe, demandant à être admis comme novice. Un chinois de 52 ans, qui veut être novice et qui n'a même pas une lettre de recommandation! Il est refusé. Mais il insiste. Il demandera des lettrés de recommandation, il en aura et il se fera Frère convers. Les lettres arrivent après huit mois d'attente, et, comme elles sont élogieuses à souhait, on lui ouvre la porte: il est Frère convers. Dans le monde, il exerçait les fonctions de catéchiste, et il était passé maître dans l'art

de parler et d'écrire le chinois. La *Vie des Pères du Désert* qu'il lisait avidement, lui avait paru un sort enviable et, quand la préface de cet ouvrage lui apprit que des monastères semblables florissaient en Europe, malgré les objurgations de son confesseur, il réalisa ses économies et se rendit à Tien-Tsin pour passer en Europe. Là, il fit la rencontre d'un missionnaire italien à qui il s'ouvrit de son projet :

“ — Mais, lui objecta ce prêtre, vous allez chercher en Europe ce qui existe en Chine ”.

Il se mit immédiatement en route pour Yang-Kia-Pinn et il édifie grandement par ses vertus tous ses frères.

* * *

Faisons maintenant la visite dont personne n'est dispensé au moins une fois : la visite au cimetière.

Contigu au Noviciat dont il est l'horizon, le cimetière est le livre le plus instructif que feuillette le Trappiste. Les morts enseignent assidûment l'art de bien vivre.

Sept croix de bois nous donnent la population actuelle de cette nécropole: cinq religieux chinois et deux français, le R. P. Ephrem, prieur, Dom Bernard, abbé. Une chapelle dédiée à saint Joseph nous raconte que, si toute la Trappe n'est pas un cimetière, c'est que le bon Saint en a écarté les Boxers.

* * *

Il nous resterait encore à faire la visite d'une seconde *grange* qui emprunte son nom au Père nourricier de Jésus, puis des champs qui encerclent le monastère de leurs maî-

gr
pl
to
ét
un
et
len
sen
à d
lè
ind
S
chir
gieu
L
caus
ratu
miti
moin
la m
qu'il
pied
bonn
entiè
Les
tes qu
de né
à un C
pauvr
laine

gres moissons, enfin des travaux d'irrigation qui multiplient les gouttes d'eau disponibles au point d'en arroser toutes les cultures qui en demandent. Mais il y a mieux à étudier à la Trappe qu'une vacherie, un champ de millet ou une canalisation d'eau. Il y a l'âme étrangement vaillante et pittoresque de ces moines français qui travaillent en silence cette terre de Chine et des moines chinois qui maîtrisent la poussière ancestrale de leurs habitudes et les plient à des règles que ces aïeux n'avaient point prévues. Mais les lèvres sont muettes à la Trappe et les âmes fermées à toute indiscreète curiosité.

Si nous ne pouvons pénétrer la vie intime d'un trappiste chinois, il nous est du moins loisible de pénétrer la vie religieuse intense de cette maison.

Le travail y est rude. La culture des champs est difficile à cause de la déclivité et de la maigreur du sol, de la température qui est inclémente et de l'outillage qui est très primitif. La construction des édifices claustraux n'est pas moins pénible. Il faut engager une lutte homérique contre la montagne et creuser ses flancs pour en tirer des blocs qu'il faut ensuite, au prix de fatigues excessives, amener à pied d'œuvre. Mais cette tâche immense, écrasante, est en si bonne voie, que l'on peut prévoir le jour où la Trappe sera entièrement construite et les cultures en plein rapport.

Les vertus familières aux Trappistes ne sont ici suffisantes que si elles sont héroïques. La pauvreté y est de règle et de nécessité : pauvreté de la nourriture qui peut faire envie à un Chinois, mais qui est décourageante pour un Européen ; pauvreté de l'habit dont quelques pièces seulement sont en laine et dont tout le reste est en coton ; pauvreté du loge-

ment exigü, qui n'a même pas le confort qu'autorise le fondateur.

Le support mutuel exige un profond oubli de soi-même et un grand esprit de foi qui nous fait voir en tout homme un frère en Notre-Seigneur. Pour fondre toutes les divergences qui naissent de la différence de l'âge, de l'éducation, du tempérament, de la nationalité, quel esprit surnaturel ne faut-il pas ?

Mais ce qui frappe par dessus tout, c'est la piété. Tandis que nous parcourons les cloîtres, des moines font le chemin de croix. Ils n'ont souci du visiteur, pour rares que soient ses apparitions. Il y a affluence à l'église aux heures de liberté. Et quand c'est l'heure de l'office, on ne se croirait plus en Chine; c'est la liturgie des monastères de France qui est ici en vigueur et le célèbre *Salve Regina* cistercien qui, à l'issue des complies, frappe chaque soir les voûtes de l'église de Yang-Kia-Pinn, est de tous points le même que celui dont retentissent, à la fin de chaque journée, les choeur des abbayes françaises de Sept-Fons ou d'Aiguebelle.

V. — HISTOIRE DE L'ABBAYE

En 1870, pendant le Concile du Vatican, Mgr Delaplace, vicaire apostolique du Tchely Nord, rencontra à Rome une personne de l'illustre famille de Stolberg, qui se disposait à entrer au Carmel d'Uccèlès, près Bruxelles, et reçut d'elle une somme d'argent pour fonder dans sa mission une oeuvre à son choix.

Il pensa naturellement qu'il n'y avait pas d'oeuvre meil-

le
ét
de
ni,
pr
pr
Do
im
ren
pet

A
Tur
“
tion
“
Dieu
serv
“
Sain
Le
temp
et ur
Grâc
meill
oubl
avec
prieu
tés pc

leure que de fixer les Trappistes dans ses montagnes et il était d'autant plus sûr d'avoir raison que le concile régional de Pékin en avait formulé le vœu et que le cardinal Simeoni, préfet de Propagande, avait hautement loué cette entreprise. M. Favier que Mgr Delaplace chargea de l'affaire, proposa cette fondation à plusieurs monastères français. Dom Ephrem Seignol, prieur de Tamié, et son supérieur immédiat Dom Jérôme Guénat, abbé de Sept-Fons, acceptèrent la proposition et résolurent de transporter en Chine la petite communauté de Tamié alors très éprouvée.

* * *

Avant son départ d'Europe, dom Ephrem se rendit à Turin, près de son ami dom Bosco.

“ — Quel nom me conseillez-vous pour ma petite fondation de Chine ? lui demanda-t-il.

“ — Notre-Dame de la Consolation ! répondit l'homme de Dieu, et, sur une petite image de la Consolata de Turin conservée pieusement à la Trappe de Yang-Kia-Pinn, il écrivit :

“ Que Dieu vous bénisse, vous et vos oeuvres, et que la Sainte Vierge vous protège à jamais ! ”

Le R. P. Ephrem partit avec un Frère convers au printemps de 1883. A l'automne, il fut rejoint par deux Pères et un autre Frère qui venaient, non de Tamié, mais de la Grâce-Dieu. Les affaires du couvent de Tamié ayant pris meilleure tournure, les religieux, rentrés dans leur maison, oublièrent les Chinois. Même les deux Frères qui étaient avec le R. P. Ephrem l'abandonnèrent et laissèrent ce prieur vieux et infirme et deux jeunes Pères inexpérimentés pour fonder la Trappe chinoise.

* * *

Il fallait se recruter sur place sous peine de ne pas se recruter du tout. Un *alumnat* fut ouvert qui reçut des enfants et prépara les mieux doués au sacerdoce par l'étude du latin les autres à la vie religieuse comme Frères convers par des exercices de piété. Un prêtre chinois, le Père Ouen, se joignit à eux et ce fut une heureuse recrue. Et ce fut encore une heureuse recrue qui leur arriva de Sept-Fons en 1887, puisque c'est l'abbé actuel qui arrivait.

La même année, dom Bernard Favre, un des deux Pères venus en 1883 remplaça le R. P. Ephrem que ses infirmités laissaient seulement capable d'édifier ses frères par sa profonde humilité et sa piété ardente. La fondation était déjà une petite trappe. En 1892, elle fut érigée en abbaye sous l'autorité de dom Marie Bernard Favre, qui reçut la bénédiction abbatiale à Sept-Fons des mains de Mgr de Dreux-Brézé, évêque de Moulins.

Aujourd'hui le monastère compte 24 profès de choeur (8 Européens dont 6 prêtres, 1 diacre et 1 sous-diacre, et 16 Chinois, dont 4 prêtres et 2 diacres), 2 novices et 4 oblats de choeur, 34 profès convers, 3 novices et 5 postulants tous Chinois; au total, 72 personnes.

* * *

Peut-être vous demandez-vous quelles vexations ont eu à subir les Trappistes de la part des Chinois? Aucune.

Deux fois seulement, le mandarin de Suen-hoa-fou procé-

da à
auxq
La
s'éta
voisin
les m
avert
avec i
pusill
La
renco
pompe
imagin
coles,
roue t
Au
manda
les ter
paille
arrive,
pompe.
le P. E
s'envol
“ —
gens qu
il était
La vi
retour à
que “ l
paisibles

da à une visite domiciliaire, mais avec des égards et un tact auxquels les religieux en France ne sont plus habitués.

La première fois, les moines, pour briser des rochers, s'étaient avisés de les traiter à la dynamite. Les gens du voisinage s'effrayèrent de ces détonations et crurent qu'elles mettaient en grand péril leur sol natal. Le mandarin, averti, se rendit à la Trappe, inspecta les travaux, écouta avec intérêt les explications qu'on lui donna et sourit de la pusillanimité de ses compatriotes.

La deuxième fois, ce fut plus grave. Les Chinois avaient rencontré à Tien-tsin un hache-paille mécanique et une pompe d'arrosage en route pour la Trappe. Aussitôt leur imagination transforme ces deux paisibles instruments agricoles, l'un en engin de guerre formidable et l'autre en une roue tranchante pour couper la tête des enfants.

Au Pe-tang, le procureur des Lazaristes apprend que le mandarin de Suen-hoa-fou va recevoir l'ordre d'inspecter les terribles machines. Il conseille de sacrifier le hache-paille et de garder la pompe d'arrosage. Le mandarin arrive, en effet, avec une petite escorte et il examine la pompe. Il n'en est point ému et il rit de bon cœur lorsque le P. Ephrem dirige un jet d'eau froide sur l'assistance qui s'envole à toutes jambes.

“ — Je savais ce que c'était, conclut-il; mais pour ces gens qui n'avaient pas encore vu des chars à eau européens, il était bon de leur en montrer. ”

La visite de la Trappe fut parfaitement cordiale, et, de retour à sa résidence, le mandarin déclara dans son rapport que “ les Européens de Yang-Kia-Pinn étaient des gens paisibles et excellents ”.

* * *

L'obstacle le plus dur à vaincre était le manque d'argent.

Mgr Delaplace avait donné le terrain et fait construire l'hôtellerie et le dortoir des religieux de choev. Mais que de choses urgentes restaient cependant à se procurer !

On ne savait où se procurer de nouvelles ressources. La fondation n'était l'oeuvre ni de Tamié, ni de la Grâce-Dieu, ni de Sept-Fons. Du reste, Tamié et la Grâce-Dieu se suffisaient à peine et Sept-Fons, qui avait bien voulu admettre la Trappe de Chine dans sa filiation, avait à secourir ses vraies filles et à faire face à ses propres affaires.

A Yang-Kia-Pinn, on eut enfin l'idée de tirer un revenu des abricotiers sauvages fort répandus dans les montagnes et dont les noyaux se vendent assez bien. On greffa aussitôt plusieurs milliers d'abricotiers.

La terre était couverte de ronces et de rochers. On cassa les rochers (il fallut parfois pour venir à bout d'un seul 15 jours de travail), on arracha les ronces, on nivela le terrain. Et les choux, les navets, les carottes, les salades, les haricots, des légumes français et des légumes chinois, dont le *péï tsai* (chou chinois) est le meilleur, empêchèrent et empêchent encore les Trappistes d'avoir faim.

L'argent des abricots et quelques honoraires de messe permirent d'acheter ce que la propriété ne pouvait produire le blé, le riz, l'huile, les étoffes. Deux quêtes faites en Europe par dom Bernard, quelques dons anonymes, un legs important de Mgr Tagliabue, quelques milliers de francs du couvent de la Grande-Chartreuse et de M. de Guébriand, missionnaire au Su-tchuen, permirent de continuer les cons-

tructio
les plu
tes de l
Les
formida
Trappe
Je ve

Nous
courte l
temps q
transcri
émotion

4 mai
Pékin.
sisté au
Les nouv
Ta-tao-ho
particuli

10 mai
porté de
hélas !
et peut s

27 mai.

tructions. Mais les bailleurs de fonds les plus généreux et les plus désintéressés sont restés jusqu'à la fin les Lazaristes de Pékin.

Les difficultés semblaient s'aplanir lorsqu'une tempête formidable s'abattit sur la Chine et faillit emporter la Trappe parmi ses autres destructions.

Je veux parler de la guerre des Boxeurs.

VI. — LA TRAPPE AUX PRISES AVEC LES BOXERS

Nous arrivons à la page douloureuse et héroïque de la courte histoire de la Trappe. Elle a été écrite en même temps que vécue par le R. P. Maur. Que ne puis-je la transcrire tout entière et mot à mot ? C'est simple, précis, émotionnant.

4 mai 1900. — Notre T. R. P. Abbé rentre à l'instant de Pékin. Parti depuis le dimanche de Quasimodo, il a assisté au sacre de Mgr Jarlin, coadjuteur de Mgr Favier. Les nouvelles ne sont pas rassurantes. La terrible secte des *Ta-tao-houei* (Grands Couteaux) s'agite. Les étrangers et particulièrement les catholiques sont menacés.

10 mai. — Notre Révérend Père n'a pas seulement apporté de son voyage de mauvaises nouvelles, mais encore, hélas ! le germe d'une maladie qui l'affaiblit chaque jour et peut subitement nous l'enlever.

* * *

27 mai. — Nous avons envoyé à Pékin des émissaires à

trois reprises. Ils ont trouvé les portes fermées et aucun d'eux n'a pu y pénétrer. Des placards incendiaires sont affichés contre les étrangers; un pont de chemin de fer entre Tien-Tsin et Pékin a été coupé; plusieurs Européens ont été égorgés.

22 juin. — Une lettre de Suen-hoa-fou nous apprend un massacre de chrétiens à Pékin et la destruction des églises...

Tout près de nous, à Tché-fang-kéou, les Boxers menacent de brûler la chapelle; le prêtre chinois, M. Kuo, affolé, s'est réfugié au monastère et le P. Ibler, missionnaire bavarois, appartenant au vicariat apostolique du Chan-Tong méridional, est venu, lui aussi, nous demander un abri !...

29 juin. — Deux jeunes gens qui se sont enfuis de Pékin nous apprennent que les légations étrangères sont détruites; la légation française et le Pé-tang sont seuls debout, défendus par une poignée de marins et abritant ce qui reste d'étrangers et de catholiques dans la capitale.

* * *

4 juillet. — J'ai recommandé à la communauté notre R. P. Abbé. Je n'ai pu différer davantage le triste devoir de l'avertir que la fin est proche... Sa résignation est parfaite et son calme édifiant.

Je lui ai administré l'Extrême-Onction et apporté le Saint-Viatique. Il s'est soulevé sur son lit et nous a exhortés à rester fidèles à nos saintes règles. Nous n'avons pu retenir nos larmes et nos sanglots.

5 juillet. — Tout est fini... Nous sommes orphelins.

6 j
lennel
Diet
prépar

10 j
pillage

13 j
dement
dent la

16 j
manque
noît po

21 ju
avec de

L'arr
s'est di
Yu-Tch

la défer
Nous

truisons
tre vers
vous ma

Les Frè
solideme

canons d
en fait.

6 juillet. — A 8 heures, nous avons chanté la messe solennelle des morts et à 3 heures ont eu lieu les funérailles.

Dieu a épargné à notre Père la vue des horreurs qui se préparent. Mais nous, qu'allons-nous devenir ?

* * *

10 juillet. — Chaque jour est marqué par de nouveaux pillages et de nouveaux massacres.

13 juillet. — On entend dans le lointain un sourd grondement. Seraient-ce les troupes européennes qui bombardent la ville ?

16 juillet. — Nous sommes avides de nouvelles et nous manquons de nourriture. J'envoie à Fan-Cheng le Fr. Benoît pour chercher des vivres.

21 juillet. — Le Fr. Benoît revient sans provisions, mais avec des nouvelles.

L'armée des Boxers, forte de plus de 10,000 hommes, s'est divisée en deux corps. L'un envahit les plaines de Yu-Tchéou, l'autre se dirige vers nous. Il faut organiser la défense.

Nous creusons un fossé, dressons une palissade et construisons deux petits forts, l'un près de la briqueterie, l'autre vers la porte d'entrée. Comme armes à feu nous n'avons malheureusement que cinq fusils et deux révolvers. Les Frères, avec des tuyaux de pompe en cuivre serrés solidement dans des troncs d'arbre, fabriquent plusieurs canons de modèle inédit. Nous n'avons pas de poudre. On en fait. Nous n'avons pas de balles. Les théières, les chan-

deliers, les vases de plomb et d'étain sont fondus et jetés dans un moule. Nous voilà tous à forger des lances, à préparer des cartouches, à manipuler des matières inflammables. Une détonation se produit. C'est un mélange de salpêtre et de charbon, qui, en explosant, jette à la renverse les PP. Léon et Joseph. Heureusement ils en sont quittes pour quelques brûlures aux mains et à la figure.

22 juillet. — Les Boxers approchent. Nous sommes pris entre trois bandes dont une seule suffirait pour nous perdre. Notre cause est désespérée.

23 juillet. — Nous continuons activement nos travaux de défense. Les fossés creusés font le tour de la propriété et la terre rejetée constitue un bourrelet redoutable.

24 juillet. — Un jeune catéchumène de Sang-Yu, qui avait offert de nous porter un message, a été pris à King-Chouei par les Boxers qui lui ont crevé les yeux avant de le mettre à mort.

* * *

1 août. — Verrons-nous finir le mois qui commence ? Où célébrerons-nous nos deux belles fêtes de l'Assomption et de Saint-Bernard ? Au ciel ou sur la terre ? La Trappe est pleine de réfugiés. Je me demande ce que nous leur donnerons à manger. Nous n'aurons bientôt plus un seul grain de millet.

6 août. — Les chrétiens de Tché-fang-kéou, attaqués par les Boxers, me supplient de leur envoyer du renfort. Je n'ose refuser. Les PP. Benoît, Robert et Galgan, partent avec 30 chrétiens, 2 canons et 3 fusils.

10 a
de Tch
chrétien
à la fa
cette fu

12 ao
noire d

“ —
riture.

“ —

Mettons
défense.
vons les

Je le r
et, bien
désespér
Trappe s
entouren
distance

13 août
pièce de
et place
rassant le

Le soir
et je les
Je fixe so
mes rester
qui consor
nent.

10 août. — Je reçois ce matin seulement, des nouvelles de Tehé-Fang. Attaqués par des milliers de bandits, les chrétiens ont résisté héroïquement jusqu'à la nuit ; puis, à la faveur des ténèbres, ils ont battu en retraite. Dans cette fuite que sont devenus nos frères ?

12 août. — Le Fr. Galgan arrive les yeux rouges, la figure noire de poudre et les vêtements en désordre.

“ — Allez vite prendre, lui dis-je, du repos et de la nourriture.

“ — De la nourriture ! du repos ! Y pensez-vous, Père ? Mettons immédiatement la dernière main à nos travaux de défense. Demain les Boxers seront ici. Mais nous pouvons les repousser. ”

Je le nomme aussitôt général en chef de toutes les troupes et, bien que ce soit dimanche, toute la maisonnée travaille désespérément. Je suis frappé des résultats obtenus. La Trappe sera malaisée à prendre. Sur les hauteurs qui nous entourent on élève à la hâte des fortins qui peuvent tenir à distance l'ennemi.

13 août. — Le P. Michel taille une bannière dans une pièce de cotonnade blanche ; il la borde d'une étoffe rouge et place au centre une image du prince des archanges terrassant le démon.

Le soir venu, je fais réunir sur le perron toutes les armes et je les bénis. J'adresse quelques mots aux combattants. Je fixe son poste à chaque chef. Les enfants et les infirmes resteront à l'église pour prier Dieu, avec le P. Albéric qui consommera les saintes espèces si le péril devient imminent.

Ces mesures prises, nous récitons Complies. Jamais je n'ai si bien compris combien les belles paroles de cet office qui clôturent si dignement la fin de chaque journée conviennent mieux encore à la fin de la vie : “ *in manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* ”

14 août. — De grand matin j'envoie trois éclaireurs. Les Boxers sont réunis dans la vallée de Tui-Kia-Keou et nous attaqueront dans quelques heures.

Tout le monde se confesse. Il faut se préparer à célébrer demain pieusement l'Assomption de la Sainte Vierge, soit sur la terre, soit au ciel. Le calme et la joie intérieure reviennent. Pourquoi serions-nous troublés ? Si nous repoussons nos ennemis, nous serons sains et saufs ; s'ils nous massacrent, nous serons martyrs !

Le soleil se couche. L'assaut décidément n'est pas pour aujourd'hui.

15 août, Fête de l'Assomption. — Rien n'est changé aux offices du jour. Le missionnaire bavarois réfugié chez nous, R. P. Ibler, chante la grand'messe.

Dans l'après-midi, j'envoie aux renseignements. Les émissaires reviennent à 4 heures avec d'excellentes nouvelles : “ Les Boxers déguerpissent, ils n'osent pas se mesurer avec nous. Nous sommes, disent-ils, fortifiés d'une façon trop redoutable, armés de fusils, de canons à tir rapide et pourvus de munitions en abondance. ”

4 septembre. — Enfin nous arrive une lettre de Pékin. La ville a été occupée le 14 août par les puissances européennes. Le Pé-tang est délivré après deux mois de siège. Mgr Favier, son coadjuteur, la plupart des missionnaires

et des religieuses, le plus grand nombre des chrétiens, sont sains et saufs. Mais la cathédrale est bien endommagée, et la légation française n'est plus qu'une ruine, une ruine glorieuse, certes, car elle a bien gardé ceux qui s'étaient confiés à notre drapeau.

Que Dieu soit loué et la bonne Vierge aussi !

VII. — APRÈS LA TOURMENTE

Lorsque tous les mauvais jours furent passés, les Trappistes eurent la consolation bien douce d'assister à un magnifique élan des populations qui les entouraient vers la foi chrétienne.

Des villages entiers voulaient se convertir ; ils offraient leurs pagodes pour remplacer les chapelles incendiées. Ils détruisaient eux-mêmes leurs idoles de terre et apportaient à la Trappe leurs idoles de métal.

* * *

Un seul coin sombre ternissait l'éclat du ciel. Quelques Boxers attisaient leur vieille haine déçue dans une pagode des environs, au souffle ardent d'un bonze irréductible. Poussés par lui, ils firent serment d'exterminer les pauvres moines jusqu'au dernier.

Prévenus par des païens bienveillants, les Trappistes montèrent la garde pendant plusieurs nuits pour donner l'alerte en cas de danger.

Le bonze n'osa pas attaquer le monastère ; mais il ne désarmait pas pour cela. Les pauvres chrétiens de la région

avaient beaucoup à souffrir de sa méchanceté. Tantôt il faisait arrêter et piller les convois qui leur étaient destinés; tantôt il les rançonnait; il allait jusqu'à les faire assassiner.

Mgr Jarlin, informé des méfaits de ce personnage, s'en plaignit au général Voyron et le ministre de France, M. Pichon, demanda à Lihoung-tchang d'envoyer des soldats chinois pour faire cesser un tel état de choses; sinon, ajoutait-il, les soldats européens interviendraient.

L'affaire ne traîna pas. Le 24 décembre, M. Pichon faisait sa démarche et, le 4 janvier, deux cents soldats chinois investissaient, pillaient et livraient aux flammes la bonzerie. Une vingtaine de Boxers et parmi eux leur chef périrent dans la lutte, les autres prirent la fuite.

* * *

Humainement parlant, la guerre des Boxers a été un malheur; surnaturellement, il est permis de croire qu'elle a été une bénédiction.

Les lourds nuages qui ont assombri si longtemps le ciel de la Trappe se sont dispersés et les moines sont revenus joyeusement à leurs missels, à leur cloître, à leur charrue. Leurs bruyants et inoffensifs canons se sont remétamorphosés en tuyaux de pompe. Les projectiles tirés des fourchettes, des théières, des chandeliers et des assiettes ont été rendus à leur emploi primitif. Les fossés, les bastions, les travaux de guerre se sont recouverts de mousse, de buissons et de légumes et ne résonnent que du chant des oiseaux. Toute apparence de camp a disparu pour faire place à l'organisation régulière d'un monastère.

Depuis ces jours douloureux la Trappe s'est enrichie d'une superbe église dont un prêtre distingué de la Congrégation des Missions étrangères de Scheut, le R. P. de Marloosse, a dressé le plan.

Sur des fondements de granit profondément creusés, s'élève en pierres et en briques une masse imposante et harmonieuse. De l'extérieur on devine une nef centrale dominant toutes les autres, couronnée d'un clocheton à flèches et quatre bas-côtés dont les toitures descendent en gradins.

L'église a quatre pignons : celui de la façade principale, soutenu aux coins par des tourelles à flèches octogones ; celui du presbytère qui enchâsse une verrière et deux petits pignons à la hauteur du jubé, qui coupent la longueur monotone de l'église et simulent un transept.

L'intérieur ressemble à l'intérieur de toutes les églises cisterciennes : une grande nef coupée de la porte au maître-autel par le bas-choeur des domestiques ; au-dessous de la tribune des hôtes, le choeur des Frères convers ; le choeur des infirmiers, au-dessous du jubé ; le choeur des Pères et enfin le presbytère. De chaque côté deux petites nefs servent à la circulation. Par delà, deux nefs plus basses : celle de l'ouest, contenant neuf petites chapelles et ouvrant sur le cimetière ; celle de l'est, contiguë aux bâtiments claustraux, forme le cloître du chemin de la Croix et donne immédiatement accès à l'église par trois grandes portes. Les sacristies garnissent les flancs du presbytère sur toute sa longueur. La longueur totale de la chapelle est de 50 mètres.

Le granit d'un gris tacheté, les briques bleues, le bois

d'orme dans lequel sont taillées toutes les boiseries, les voûtes d'une teinte brunâtre, des peintures en vert et en bleu donnent au monument une couleur exotique particulièrement savoureuse.

* * *

Le R. P. Jean-Baptiste Chautard, abbé de Sept-Fons, fit le voyage de Chine tout exprès pour bénir la nouvelle église. Cette bénédiction eut lieu avec une grande splendeur

Un des prêtres chinois de la maison, le P. Joseph Ouen, du haut du jubé, expliqua à la foule le sens de chaque cérémonie. Après avoir consacré le maître-autel, le R. P. Chautard y célébra pontificalement la messe. Puis il porta en une solennelle procession le Saint-Sacrement à travers les cours et les cloîtres.

Il n'y a pas de réjouissance, même à la Trappe, sans un banquet.

Les moines sont enchaînés sans regret par leur règle au banc du commun réfectoire et condamnés à la pauvre pitance de leurs tables uniformément servies. Mais les invités d'honneur, les missionnaires des environs, tout ce que ce coin de Chine renferme d'Européens et de Chinois de marque, jouirent de la cordiale hospitalité monastique. Enfin les cinq cents convives indigènes eurent du riz à profusion et même un morceau de viande. Tous ceux qui avaient eu part à la fête des âmes participèrent à la fête du corps.

* * *

La nuit suivante, couché dans une étroite cellule, j'en-

tend
qu'a
loint
semb
Cred
Le
gloire
puiss
rêve :

tendis s'élever de la chapelle le chant des matines ; tandis qu'aux environs du monastère résonnait une louange plus lointaine : la prière en famille des Chinois chrétiens et il me semblait que la Chine immense récitait, unie dans sa foi, le *Credo* des apôtres.

Le rêve d'hier sera peut-être l'histoire de demain. La gloire des Trappistes de Yang-Kia-Pinn sera d'avoir aidé puissamment, s'il s'accomplit, à la réalisation de ce beau rêve : la Chine entièrement chrétienne.

MACKENZIE

UNE SORCIÈRE INDIENNE

Par le R. P. LAPERRIÈRE, o. m. j.

L'HISTOIRE vraie qui suit est celle d'une vieille Indienne dont la vie a récemment fait l'objet de mes observations. Quel est son âge ? Impossible de le dire. Les plus âgés parmi les Indiens affirment qu'elle était déjà vieille quand ils étaient encore enfants et que, à cette époque éloignée, son visage leur apparaissait aussi ridé, ses regards aussi mystérieux et aussi profonds que maintenant.

Ce sont en vérité des yeux singuliers. De couleur grise, ils semblent parler d'une connaissance et d'une science mystérieuse. Une loupe de la grosseur d'un oeuf, sur la joue droite, défigure ses traits et fait d'elle une créature à la fois repoussante et digne de pitié. Ses mains sont noires et décharnées, ses doigts avec leurs ongles d'une longueur démesurée présentent l'aspect de véritables serres. Ses jambes paralysées par suite de l'inaction sont impuissantes à soutenir son corps amaigri.

Tel est le portrait de la fameuse sorcière indienne de ce district.

Durant de longues années elle vécut seule, tantôt dans

un endroit, tantôt dans un autre, mais toujours dans une cabane isolée. Aucun de ses enfants ne voulut jamais prendre soin d'elle ou partager sa loge avec elle.

Nombreuses sont les histoires de ses pratiques de sorcellerie. Les vieillards les racontent à leurs fils qui les répètent à leurs petits enfants qui se les chuchotent entre eux.

Il y a longtemps, durant une nuit, on aperçut une clarté mystérieuse sortant de la loge de la sorcière et accompagnée de bruits étranges semblables aux battements du tambour pendant que des cris qui n'avaient rien d'humain partaient de la hutte isolée.

Un autre jour un Indien connu pour sa bravoure s'aventura à regarder à l'intérieur de la cabane. Il raconta que les parois en étaient ornées avec des peaux, des chevelures scalpées, des têtes de différents animaux et de nombreux autres ornements aussi étranges. Ce récit agrandit beaucoup la réputation de la sauvagesse, qui passa pour très habile à exercer la médecine et à pratiquer la magie noire.

Les missionnaires catholiques, désignés par les Peaux-Rouges sous le nom de Robes-Noires, arrivèrent dans la contrée. Les Indiens écoutèrent l'enseignement de ces étrangers et trouvèrent la doctrine belle, consolante et convaincante. Ils acceptèrent la Foi et devinrent chrétiens. La vieille sorcière elle-même se rendit aux instructions, reçut avec empressement la bonne nouvelle et, après une période de probation, fut admise au saint Baptême. Mais elle n'en resta pas moins aux yeux de toute la tribu une femme exerçant la médecine et la sorcellerie.

Chez des gens religieux comme le sont les Indiens, il est très difficile de déraciner des esprits les vieilles superstitions de race.

La vieille sauvagesse continua donc de vivre seule, toujours considérée par le peuple avec crainte et terreur. Comme les Robes-Noires n'avaient d'ailleurs aucune preuve qui

manifestât son retour à ses anciennes pratiques païennes, ils continuèrent à la considérer comme une brebis fidèle du bercail catholique.

Pendant les cinq ans qui suivirent, à trois occasions différentes, un de nos missionnaires ayant appris qu'elle était malade la visita et lui administra les derniers sacrements. A chaque fois elle recouvra la santé et sembla pour un certain temps acquérir de nouvelles forces.

Voilà son histoire, telle qu'elle me fut rapportée lors de mon arrivée dans cette contrée.

C'était par une froide journée de l'hiver dernier; le vent sifflait avec rage à travers les fissures de notre maison grossièrement construite. J'étais assis dans mon étroite cellule étudiant le dictionnaire et le vocabulaire sauvages, lorsque j'entendis soudain sur les marches de l'escalier le bruit étouffé de mocassins (1).

— Ah! voici sans doute l'occasion pour moi d'employer la faible connaissance de la langue sauvage que j'ai apprise avec tant de difficulté, me dis-je à moi-même en fermant le livre.

Un moment après la porte de la cellule s'ouvrit lentement et un brave Indien entra. Sans dire une parole il traversa la salle et s'assit sur un banc. Quelques minutes s'écoulèrent; à la fin, rompant le silence en toussant par manière de supplication, le sauvage me dit :

— Bonjour, Père.

— Bonjour, mon ami, répondis-je avec cordialité.

Nous nous serrâmes la main en témoignage des bonnes

(1) Chaussures sauvages.

dispositions que nous avons l'un envers l'autre et la conversation s'engagea.

— Vous venez de loin ? demandai-je.

— Oui, Père, j'ai campé deux nuits pendant mon voyage jusqu'ici.

— Comment vont les gens de votre village ? Ils ont de la viande et du poisson en abondance, je suppose ?

— Non, il n'y a qu'une faible provision. Les gens n'ont pas de viande du tout, les hommes ne peuvent pas chasser par ce temps-ci. Il y a un peu de poisson, mais il n'est pas bon.

Il parlait avec une indifférence qui faisait contraste avec l'intérêt que mettent toujours les Indiens lorsque la conversation est engagée sur leurs occupations favorites, la pêche ou la chasse.

Je compris que mon visiteur était venu pour un message spécial ; mais il laissa un moment s'écouler dans le silence.

J'attendais patiemment.

— Père, dit-il enfin brusquement, en relevant la tête, vous connaissez le *Grand-Roc* ?

— Le *Roc* près de la rivière, à environ trois heures de marche d'ici. Oui ; et puis ?

— Une partie des Indiens avec leurs femmes et leurs enfants ont campé là.

— Oui.

— Eh bien ! ils sont partis.

— Partis ? dans quelle direction ?

— Très avant dans les bois. Vous connaissez la vieille magicienne ? Ils l'ont abandonnée là-bas. Elle est seule dans une hutte près du *Grand-Roc*, prête à mourir de faim et de froid. C'est pour vous en informer, Père, que je me suis détourné de mon chemin pour venir à la mission. La nuit prochaine je dois camper à la *Pointe-du-Pic*. C'est

à une longue distance d'ici, la neige est profonde, le chemin est très difficile, et les chiens de mon traîneau sont très fatigués. Je dois m'y rendre sans retard. Au revoir, Père.

* * *

Un Indien tombe fréquemment dans l'exagération.

Cependant un catholique ne viendrait jamais avec de semblables nouvelles à moins qu'il n'y ait quelque part de vérité dans ce qu'il rapporte. La vieille sorcière avait, sans nul doute, été abandonnée par ses gens. Il était très possible qu'elle fût malade et dans la nécessité. Quelqu'un de la mission devait lui porter secours sans retard.

Deux heures plus tard, je me dirigeais avec un traîneau à chiens dans la direction du *Grand-Roc*. Le froid était intense et, au moyen de mon capuchon de fourrure ramené sur mon visage, je tâchais d'empêcher mon nez et mes joues de geler. Dans ce pays, durant le voyage, les provisions sont chargées sur le traîneau, mais le voyageur marche à pied.

Je marchais en hâte suivant les mille circuits d'un sentier à moitié effacé par la neige, tantôt à l'assaut d'une colline, tantôt au penchant d'un ravin. Ici un arbre déraciné par la tempête, plus loin, un monceau de neige me contraignaient de passer sur le lit gelé de la rivière. Les inégalités du chemin et les nombreuses crevasses de la glace me forçaient à regagner les sentiers à travers bois, quitte à pousser mes chiens sous les arbres dont les branches succombaient sous le poids de pesantes guirlandes de neige.

J'étais d'ailleurs accoutumé à de pareilles scènes et aux difficultés d'un voyage fait en de telles conditions; aussi pris-je cela le mieux possible, tâchant de suivre toujours avec courage mes chiens et mon traîneau, marche très pénible, même en raquettes. Je tombai sur le sol et me remis sur

pied
cours
cer à

A l
espace
Mack
debou
des g
furie

A c
géant
glace
que le

Un
mine e
Grand

Je n
du car
J'étais
trompé
moi, ne
sauvag
montar
autres.
signala
gés de
couvert
sol la f
passé.

Je ga
l'intérie
saiant l
de pouv
était gr

pied comme je pus, tâchai de rattrapper mes chiens à la course, retombai de nouveau, pour me relever et recommencer à courir.

A la fin, j'aperçus, à quelque distance devant moi, un espace découvert entre les sapins qui bordaient la rivière Mackenzie. Un groupe de huttes indiennes s'y dressaient debout, et, derrière elles, la forêt impénétrable, pareille à des guerriers immobiles, protégeait le village contre la furie des tempêtes si fréquentes durant les longs hivers.

A cet endroit du lit même de la rivière, un rocher géant dresse sa cime noire, bravant les énormes blocs de glace qui viennent au printemps se briser à ses pieds ainsi que les avalanches qui déchirent sa couronne de neige.

Un pic s'élève très haut, par-dessus les autres, et les domine comme un général à la tête de son armée. C'est lui, le *Grand-Roc*, qui donne son nom à la localité.

Je m'avançai rapidement et me trouvai bientôt au milieu du camp. Il était désert. Le sol était jonché de débris. J'étais seul au milieu de cette solitude. Avais-je été trompé par le messager indien ? Je regardais tout autour de moi, non sans appréhension, redoutant à demi un piège de sauvages hostiles ; tout-à-coup, j'aperçus une légère fumée montant au-dessus d'une hutte située un peu à l'écart des autres. Quel contraste entre cette légère colonne de fumée signalant une habitation humaine et ces grands arbres chargés de leur hibernale feuillage de neige, ces rochers énormes couverts de glace, affirmant par un vaste soulèvement du sol la force prodigieuse des éléments de la nature dans le passé.

Je gagnai l'entrée de la hutte. Aucun bruit ne venait de l'intérieur. Seuls mes chiens, de leur aboiement, remplissaient le silence. Les pauvres bêtes ! qu'ils étaient heureux de pouvoir se reposer après leur pénible course ! La loge était grossièrement construite de troncs d'arbres placés les

uns au-dessus des autres. Deux ouvertures servaient de fenêtres où se trouvaient placés, en guise de vitres, deux lambeaux d'étoffe de coton blanc. La porte se fixait à l'extérieur par une sorte de corde attachée à un clou.

J'entrai avec l'état d'âme d'un homme qui approche une retraite mystérieuse. Là non plus aucun bruit n'annonce la présence d'un mortel. Seulement un feu à moitié éteint témoignait que la place n'avait pas dû être abandonnée depuis plusieurs jours, comme les autres huttes du village.

C'est tout ce que j'aperçus à première vue.

A mesure que mes yeux s'habituèrent à la sombre atmosphère, je pus mieux observer tous les objets qui m'entouraient. A gauche de la cheminée gisait une mince quantité de bois de chauffage. A droite quelques poissons secs avaient été jetés sur le plancher, et près du feu une petite casserole en fer-blanc, pour le thé. Au fond de la hutte, au milieu de l'obscurité, sur une vieille paille, gisait un misérable créature qui avait plus l'apparence d'un gros singe que d'une forme humaine.

C'était la vieille sorcière.

La pauvre sauvagesse était plongée dans un profond sommeil. Pour quelque temps du moins elle avait oublié sa misérable condition et ses souffrances.

J'attisai le feu et plaçai dessus quelques morceaux de bois. Le léger bruit la réveilla. Ouvrant les yeux, elle fixa sur moi ses regards à demi effrayés, dans leur étonnement incrédule.

Était-ce la Robe-Noire qui venait à son aide, ou bien était-ce seulement une apparition créée par son imagination trompeuse : car elle avait si souvent songé à la Robe-Noire, et à son secours ? Était-elle à demi éveillée ou ne rêvait-elle pas plutôt encore tout à fait ?

Elle se souleva sur sa couche. Non, ce n'était pas une simple vision. La Robe-Noire était réellement là. Elle

écla
vint
sa t
plia
J
de r
quel
per
avec
traî
pren
Je
nos
Soeu
ont
La
vaier
Cela
songé
C
vieill
s'off
La
choyé
sorte
mond
Ch
prend
cette
avait
voulo
messe
sépar
tile.

fé-
am-
xté-

une
e la
eint
née
age.

nos-
tou-
tité
secs
tite
, au
une
gros

éclata en exclamations de joie ! Puis soudain à l'idée qui lui vint que peut-être j'allais l'abandonner comme avait fait sa tribu, elle commença à pleurer et à sangloter, me suppliant d'avoir pitié d'elle.

Je la consolai de mon mieux, préparai sur le feu un peu de nourriture que j'avais apportée, et plaçai près du foyer quelques provisions pour elle. Quand, à la fin, je dus prendre congé d'elle pour retourner à la mission, ce fut avec la promesse que j'envoyerais quelques sauvages avec un traîneau pour la ramener au village de la mission, où l'on prendrait soin d'elle.

Je retournai à la mission assez fatigué. Le jour suivant nos envoyés ramenèrent la vieille Indienne au couvent des Soeurs de la Providence (Soeurs Grises), de Montréal, qui ont fait tant de bien aux enfants sauvages de ce district. La vieille sorcière était la première infirme qu'elles recevaient ici, et il était nécessaire de lui préparer une place. Cela leur causa quelque trouble, mais les chères Soeurs ne songèrent pas un instant aux ennuis qu'elles en recevraient.

C'est un point de leurs constitutions de prendre soin des vieillards, aussi étaient-elles heureuses de l'occasion qui s'offrait à elles.

La pauvre sauvagesse fut nettoyée, nourrie, dorlotée et choyée avec une inlassable charité et bienveillance, de telle sorte que la pauvre infortunée se croyait dans l'autre monde.

Chaque soeur enviait, comme une faveur, la charge d'en prendre soin. Bientôt, cependant, un nuage faillit éclipser cette joie. Elles remarquèrent que la sorcière d'autrefois avait un petit sac qu'elle gardait toujours à la main sans vouloir permettre à personne d'y toucher. Instances, promesses, menaces furent employées pour la décider à s'en séparer ou au moins à en révéler le contenu, tout fut inutile. Au grand étonnement des Religieuses, elle s'atta-

chait à ce précieux petit sac, se refusait d'en abandonner le mystérieux contenu, avec une énergie farouche.

Qu'y avait-il dans ce sac ? Des instruments de magie païenne, sans nul doute.

* * *

Un jour, sous un prétexte quelconque, la vieille sauvagesse fut transportée de la chambre qu'elle occupait d'habitude dans une autre chambre. Au milieu de la confusion du déménagement, le précieux sac disparut sans qu'on pût le retrouver.

La pauvre femme pleura beaucoup ; néanmoins, bien que ses bienveillantes amies fissent tout pour la consoler, le trésor ne lui fut jamais rendu.

Une demi-heure plus tard deux Soeurs, non sans crainte et sans tremblement, portèrent au Père supérieur de la mission, pour qu'il en fit l'inspection, le mystérieux petit sac. Avec une curiosité mêlée d'anxiété, elles se tenaient près de lui pendant qu'il l'ouvrait et en tirait le contenu : — un bec de hibou et une queue de belette !...

Peu à peu la vieille Indienne oublia son précieux sac. Les bonnes religieuses redoublèrent de délicatesse et d'attention à son égard, elles firent tous leurs efforts pour diriger les pensées de la pauvre infortunée vers sa préparation à l'éternité.

La semaine suivante, la vieille Indienne tomba de nouveau malade. Elle reçut les derniers sacrements et peu après son âme s'envola vers Dieu.

Les bonnes religieuses sentirent l'absence de leur octogénaire. Ayant commencé cette part de leur travail dans l'extrême Nord, elles regrettaient de l'abandonner. Elles voudraient aller à la recherche de toutes les sauvagesses

âgées et délaissées de tout le district afin de veiller sur leurs derniers jours.

Mais pour cela les bonnes religieuses ont besoin de ressources. Dans d'autres parties du pays il y a, sans doute, nombre de personnes généreuses qui, j'en suis sûr, se feront un plaisir de venir en aide aux chères Soeurs, afin de procurer la nourriture, un logement et des vêtements à ces créatures infortunées, dont plusieurs ont déjà imploré du couvent l'aumône du secours. Les Soeurs peuvent-elles les refuser ?

Pauvres gens, le temps qu'il leur reste à vivre ici-bas est bien court, ils ont un profond besoin non seulement des secours temporels de la charité, mais encore de l'instruction concernant les vérités du salut et les pratiques chrétiennes qui doivent les conduire au ciel...

R. P. LAPERRIÈRE, o. m. i.

COLOMBIE

LES ANDES (1)

CINQ MOIS DANS LES FORETS VIERGES DU CAQUET

Journal d'un Missionnaire

(SUITE)

Une ordination en exil

MGR Schumacher désirait ordonner un diacre du Sacré-Coeur, le Fr. Gabriel Luz ; mais dans la fuite il avait perdu sa " chapelle " enlevée par les révolutionnaires et ses ornements mis en lambeaux par une stupide bande de forcenés. Les Franciscaines de Tuquerres confectionnèrent à la hâte les tunicelles et les autres ornements indispensables. Mgr de Cayceda, évêque de Pasto, envoya une de ses mitres. Mais les bonnes Sœurs, dont quelques-unes avaient été dans le diocèse de Manabi, voulurent avoir la consolation de tout fournir à l'évêque proscrit, qui, d'ailleurs, était le compatriote de plusieurs d'entre elles.

(1) Voir le numéro précédent.

L'on
chanté
et Equ
prix,
caract
comber
put ret
pleura

La p
l'église
vants d
fugitif,
vibrère
méconn
provoc
entre le

Tout
tion de
s'étaien
mouche
le jeune
cette pa
à Ipiale

Conn
que le g
serait à
couvent

Mgr S
lui donn

L'ordination eut lieu le 8 septembre. Cette cérémonie touchante, célébrée sur la frontière des deux pays (Colombie et Equateur) par un évêque dont la tête avait été mise à prix, avec des ornements plus que modestes, revêtit un caractère de sublime grandeur. On se serait cru aux catacombes et le vieil évêque, en prononçant son allocution, ne put retenir ses larmes. Ce n'était pas la première fois qu'il pleurait sur les malheurs de son Eglise.

La population entière de Tuquerres s'était massée dans l'église paroissiale trop petite, et à la vue des rites si émouvants de l'ordination de ce persécuté, à la voix de cet évêque fugitif, les âmes ardentes de ces audacieux montagnards vibrèrent et s'enthousiasmèrent pour la liberté religieuse méconnue chez leurs voisins. Peu s'en fallut alors qu'une provocation armée sérieuse n'amenât des complications entre les deux pays.

Toute la population de la frontière désirait une intervention de la part de la Colombie. Des compagnies franches s'étaient déjà formées et commençaient une guerre d'escarmouches et de guérillas sur le Carchi et le Guaitara, lorsque le jeune général Montaya fut nommé au gouvernement de cette partie de la frontière et arriva à Tuquerres, se rendant à Ipiales.

Connaissant les sentiments de la population et persuadé que le gouvernement très religieux de la Colombie s'opposerait à l'établissement définitif d'Alfaro à Quito, il vint au couvent et demanda à s'entretenir avec l'évêque proscrit.

Mgr Schumacher lui promit d'aller le voir à Ipiales pour lui donner tous les renseignements désirables.

Le surlendemain, j'accompagnai le vieil évêque à Ipiates, où nous restâmes trois jours. Dans quatre entretiens on fit connaître au général les événements qui s'étaient déroulés si tristement à l'Equateur. La conclusion fut l'envoi au gouvernement colombien, à Bogota, d'une longue dépêche démontrant la nécessité d'un grand mouvement de troupes sur les confins de l'Equateur et au besoin l'occupation de Tulcan et de quelques autres villes frontières par les troupes colombiennes, comme gage de sécurité.

Mais le gouvernement de Santa-Fé ne voyait pas les choses ainsi. Il ne craignait pas la guerre de la part des Equatoriens affaiblis et ne jugeait pas à propos d'intervenir. Le général reçut l'ordre d'éviter toute démonstration militaire et toute provocation de la part de la population. Il avait mission de dissoudre les bandes armées qui avaient commencé la campagne. Peu après, et peut-être pour donner un gage de paix au gouvernement Equatorien, qui venait d'être reconnu par les autres républiques de l'Amérique du Sud, le général Montoya allait prendre le commandement d'un corps de troupes stationné sur la côte.

La guerre est un fléau et les avantages de la paix sont bien grands ! Toutefois, pendant que ces choses se passaient, des bandes de révolutionnaires, déguisés en paysans, saccageaient le palais épiscopal de Quito, maltrahaient l'évêque, l'obligeaient à acclamer le coryphée de la révolution et brûlaient sa bibliothèque.

Deux jours après ces attentats sacrilèges, Alfaro lui-même venait trouver l'évêque et lui faisait d'hypocrites excuses.

Ren
quelqu
événem
" —
porter
Auss
" —
dit un
vous re
Past et
J'all
jeune h
à soign
" —
pût me
" —
" —
trop at
" —
" —
" —
Le R
en lui d
d'avoir
famille

Le 10

Rentré à Tuquerres, l'évêque résolut d'attendre encore quelques temps, chez les bons Pères capucins, la suite des événements.

“ — Voulez-vous, me dit-il un jour, aller jusqu'à Pasto, porter de ma part un message à Mgr de Caycedo ? ”

Aussitôt, je me mis à la recherche d'un guide.

“ — Des habitants de Yacuanquer logent au couvent, me dit un jeune prêtre venu de Quito, ils pourront peut-être vous renseigner ; le commerce de ce gros bourg se fait avec Past et Tuquerres principalement. ”

J'allai voir ces voyageurs et je m'adressai d'abord à un jeune homme, nommé Antonio Sotello, occupé à ce moment à soigner son cheval.

“ — Ne connaissiez-vous pas, lui dis-je, quelqu'un qui pût me conduire à Pasto ? ”

“ — Je vous y conduirai moi-même, si vous le voulez. ”

“ — Quand pourrions-nous partir ? je ne voudrais pas trop attendre ! ”

“ — Si vous le voulez, dès demain. ”

“ — Avez-vous un cheval pour moi ? ”

“ — Je n'en ai qu'un ; mais j'irai à pied à côté de vous. ”

Le R. P. gardien du couvent, à qui j'annonçai mon départ en lui demandant s'il connaissait Antonio Sotello, me félicita d'avoir mis la main sur un des membres de la meilleure famille de Yacuanquer.

* * *

Le 16 septembre, à six heures du matin, après avoir pris

congé de Monseigneur et des bons Pères, je partis avec Antonio.

Intrépide plus que sa nature délicate ne le laissait prévoir, mon aimable compagnon me précédait dans les sentiers, m'avertissait des mauvais pas et, quant le chemin le permettait marchait auprès du cheval tout à côté de moi, causant très gentiment.

Après avoir franchi le Guaitara sur un pont de pierre, nous arrêtàmes à un endroit bien abrité pour prendre notre repas.

— Père, me dit Antonio, pendant que nous mangions voyez-vous là-bas, tout au fond du ravin, verdissent ces bananiers et ces cannes à sucre ?

— Oui, lui dis-je, et je n'en suis pas étonné, car la chaleur est intense au fond de ces ravins.

— C'est vrai : mais ce que je veux vous dire c'est que là, tout près se trouve l'hacienda du Guagua-Negro et ces cultures en font partie.

— Le *Guagua-Negro* ? Quel est cet animal inconnu ? Il y a là dessous quelque histoire ?

— Oui, Père, et je vais vous la raconter.

— Le Guagua-Negro, préfet de la province de Pasto, commettait les injustices les plus criantes et avait fini par être détesté de tout le monde. Il ramassa tous les gredins du pays et les lança une nuit à l'assaut du couvent des Pères de Saint-Philippe. Après l'avoir pillé, on se mit à le démolir.

— C'est une maison inutile qui disparaît, disait le préfet. Le peuple n'en profitait pas. Elle n'abritait que les fainéants

qui r
re cor
l'utili

“ Il
lait fa
fit fai
l'hôpi
sur le

“ T
qu'il
prendi
où il v
qu'on

En
nous v
Yacua

—
mon p
monta

—
bien re

Nou
Cett

ble et
douzair
milieu
caféiers

qui ruinaient les pauvres. Avec les matériaux nous allons faire construire des objets d'art dont tout le monde appréciera l'utilité."

" Il s'entendit avec un entrepreneur et il annonça qu'il allait faire construire deux ponts sur le territoire de Pasto. Il fit faire d'abord le petit pont sur le torrent qui passe devant l'hôpital de Pasto, puis celui que nous venons de passer là sur le Guaitara.

" Tout cela ne servit de rien. Au contraire. Les haines qu'il avait accumulées contre lui l'obligèrent bientôt à prendre la fuite. Il vint se cacher ici, dans une hacienda, où il vit seul sans jamais voir personne et toujours persuadé qu'on va l'assassiner "

En causant ainsi avec le bon Antonio, le temps passait et nous vîmes bien vite qu'il ne fallait pas compter arriver à Yacuanquer avant le coucher du soleil.

" — Il faudra demander l'hospitalité quelque part, dis-je à mon petit guide, pour ne pas voyager dans ces affreuses montagnes la nuit.

" — Père nous pourrons aller à Mindé, nous y serons très bien reçus "

* * *

Nous descendîmes donc à Mindé.

Cette oasis délicieuse, l'endroit le plus retiré, le plus agréable et le plus calme qu'on puisse rêver ne compte qu'une douzaine de familles, habitant des maisons isolées, cachées au milieu des orangers, des bananiers, des grenadiers, des caféiers. Elles occupent le fond d'un vaste entonnoir. Pour

m'y rendre je dus descendre de cheval. Je lâchai la bête devant nous, et dans ces sentiers encaissés, véritables casse-cou aux pierres roulantes, elle s'en tira fort bien. Pour nous, quand nous arrivâmes au fond, nous n'en pouvions plus.

La petite église de Mindé est sans pasteur, le curé le plus voisin vient, de loin en loin, célébrer la messe pour les bonnes familles qui se trouvent là.

J'achevais ma prière dans le petit temple délaissé, lorsque les habitants de la maison où Antonio avait demandé un abri, vinrent me chercher à la hâte. Ils se montrèrent on ne peut plus joyeux d'avoir un prêtre. Nous causâmes longtemps. Ils vivaient dans l'ignorance des événements funestes qui portaient le malaise et le trouble dans tout le pays.

Le lendemain, aux joyeux appels de la cloche longtemps muette, tous vinrent assister au sacrifice. Ils écoutèrent avec attention les faits que je leur racontai sur les malheurs de l'Eglise Equatorienne.

Puis je me remis en route. Sous les bananiers, dans des sentiers bordés de grenadiers, d'ananas, de cactus, nos hôtes nous accompagnèrent longtemps. Enfin on se sépara.

Le soir nous arrivâmes à Yacuanquer. A travers des champs de blé qu'on achevait de moissonner nous nous dirigeâmes vers la cabane qu'habite la famille d'Antonio.

*
*
*

Yacuanquer est une paroisse très importante. Elle compte bien de quatre à cinq mille habitants, tant blancs qu'indigènes. Ces derniers sont civilisés ; mais ils ont conservé beau-

coup
propre
nemen
ses sur
leurs
réjouis
religieu

Il oi
pauvre
célèbre
gros co
au prêt
nestes
nes en
Mainte
soient

Les h
jours pr
nées et
jeunes g
prêter

Le Pè
propriét
me don
fenêtre
ravissan

Nous
apprenai
l'Equate

coup de leurs usages. Ils ont une organisation qui leur est propre. Sans mépriser l'*alcade* (maire) nommé par le gouvernement, ils ont leur chef, lequel exerce des droits réels sur ses subordonnés, qui le nomment tous les ans. Ils célèbrent leurs fêtes civiles et leurs fêtes religieuses par de grandes réjouissances et par l'assistance à la messe, car ils sont très religieux.

Ils ont le culte des morts en grand honneur. Les plus pauvres d'entre eux s'imposent des privations afin de faire célébrer des messes pour les défunts. Ils offrent alors de gros *camaricos*. Ils appellent ainsi les offrandes qu'ils font au prêtre célébrant la messe pour un défunt. Avant les funestes guerres qui ont ensanglanté les républiques américaines en ces dernières années, ils offraient parfois des boeufs. Maintenant ils ne donnent pas autant, c'est vrai, quoiqu'ils soient bien plus généreux qu'ailleurs.

Les habitants de cette contrée sont intrépides : ils sont toujours prêts à partir pour une longue course de plusieurs journées et, lorsque quelque part il y a des coups à donner, les jeunes gens de Yacuanquer n'hésitent pas à s'engager pour prêter main forte.

Le Père d'Antonio, président du conseil de fabrique, gros propriétaire, homme fort considéré, me reçut avec plaisir et me donna la chambre réservée aux prêtres de passage. La fenêtre donnait sur un petit jardin, d'où la vue s'étendait ravissante sur les Cordillères.

Nous étions au 17 septembre. M. le curé de Yacuanquer, apprenant que je n'avais pas d'époque fixe pour retourner à l'Equateur, me demanda de vouloir bien lui prêcher la neu-

vaine préparatoire à la fête de saint François d'Assise, ce que je fis très volontiers à mon retour de Pasto. Cette retraite, qui fut clôturée par de très nombreuses confessions et communions, me montra une fois de plus la différence bien grande qui existe entre les habitants de la côte et ceux de la Cordillères.

Le 18, nous repartîmes de bonne heure avec mon fidèle Antonio et arrivâmes vers les onze heures à Pasto. En attendant de nous présenter à Mgr de Caycedo, nous allâmes demander l'hospitalité aux Pères de Saint-Philippe, qui nous reçurent avec la plus grande cordialité.

Pasto est une des plus grandes villes de la Colombie. Elle compte vingt mille habitants. Elle a un évêché, un grand et un petit séminaire qui marchent fort bien, un collège tenu par les religieux de Saint-Philippe, qui ont aussi une maison pour les retraites fermées. Les enfants du peuple sont instruits par les Frères des Ecoles chrétiennes, et les petites filles par les Religieuses Annonciades et les Betlémites. Pasto a encore un hôpital militaire et civil tenu par les Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul.

Energiques, audacieux, entreprenants, durs à la fatigue, les *Pastusos* sont les meilleurs soldats de la Colombie. Contents de peu et toujours gais, ils boivent volontiers un coup quand l'occasion se présente. Ils aiment à rappeler avec orgueil qu'ils battirent plusieurs fois le *libertador* Bolivar et que celui-ci n'entra dans leur ville que par surprise. Ils sont, de plus, très industriels. Avec la filasse de l'Aloès et d'autres plantes très abondantes dans le pays, il font des cordes et des sandales, et beaucoup d'autres choses. Les

fem
faço
qui
ture

La

té le

Ajou

l'eur

défa

l'Am

Ce

houil

tion.

ment

étran

l'on n

Cela

encor

coup

expor

Dar

l'hôpit

Louise

rent,

missio

femmes tissent des ponchos ; les hommes travaillent le bois, façonnent des vases et des ustensiles d'utilité ou d'agrément qui ne manquent pas de cachet. Ils les ornent d'une peinture très brillante, déposée non au pinceau, mais en feuilles.

La vie est très bon marché à Pasto. Tout y abonde, excepté le vin qui, étant importé d'Europe, reste toujours cher. Ajoutons que l'industrie du fer, du verre, des poteries à l'européenne, de la librairie, etc., etc., faisait complètement défaut, toutes ces choses, venant ou de l'Europe ou de l'Amérique du Nord, sont à des pris exorbitants.

Ce n'est pas que l'Amérique du Sud manque de mines de houille ou de fer, non ; mais, faute de voies de communication, l'exploitation en devient impossible. Puis les gouvernements font des difficultés un peu partout pour autoriser les étrangers à prendre l'initiative de ces grandes entreprises, et l'on ne trouve pas d'ingénieurs indigènes pour s'en charger. Cela fait que l'Amérique du Sud est et restera longtemps encore, non seulement en retard, mais pauvre, donnant beaucoup d'argent à l'étranger et en recevant peu, car ce qu'elle exporte est insignifiant.

* * *

Dans la soirée, je visitai la ville et les bonnes Sœurs de l'hôpital me retinrent. Avec la Sœur de Marseille, et Sœur Louise de Carcassonne, je retrouvai la France. Elles me furent, d'ailleurs, de la plus grande utilité pour préparer la mission dans le Caquetá.

Mgr de Caycêdo, évêque de Pasto, me reçut avec la plus grande bonté. Il me donna les pouvoirs de prêcher et de confesser dans tout son vaste diocèse et m'engagea à le revoir avant de quitter Pasto.

Sur les collines qui forment ceinture tout autour de Pasto, on voit se dresser six ou sept petites chapelles et auprès quelques cabanes d'indiens. Ce sont autour de villages de bien peu d'importance. La fête locale, religieuse et joyeuse, s'y est conservée ; un prêtre, ce jour-là seulement, ou à peu près, vient y faire les offices.

* * *

A l'est de Pasto vit une tribu indigène assez importante, appelée *los langunos*, à cause d'un lac qui se trouve non loin dans la Cordillère.

Pouvant disposer de quelques jours avant la neuvaine de saint François, à Yacuanquer, je résolus d'aller voir *los Lagunos*. Ce fut providentiel, car eux me furent de la plus grande utilité pour la mission dont je n'avais encore aucune idée.

Antonio m'accompagna. Après avoir traversé la belle et longue promenade de l'Egido, toute plantée d'eucalyptus, nous nous dirigeâmes un peu à l'aventure vers le village indien, où nous arrivâmes presque au crépuscule.

Dès qu'on sut qu'un *Padre* était arrivé, tout fut en l'air. On nous fit entrer dans une case basse et couverte de paille de *paramo*, comme d'ailleurs, toutes les cases de la localité

et on nous donna du lait et des pommes de terre. Je causai longtems avec ces braves gens, jusqu'au moment où l'on vint m'avertir qu'on avait préparé mon lit. On avait balayé, fait du feu et aéré la cabane qui m'était destinée.

Le lendemain, tout le monde était à la messe, bien entendu ; on me servit ensuite à déjeuner comme la veille.

* * *

Je manifestai l'intention d'aller voir le lac, et un nommé Alexandro Josua se présenta aussitôt comme guide.

Alexandro Josua est un jeune Indien affreusement laid : sa face bestiale et son accoutrement dépenaillé (pantalons de coutil retroussés aux genoux, poncho de travers et vieux chapeau de feutre usé) ne paient pas de mine. Mais c'est un brave cœur. Il est robuste, courageux, très obéissant, souple et toujours prêt à rendre service. Antonio, un peu fatigué, resta au village.

C'est donc seulement avec Alexandro que je gravis les premières pentes de la Cordillère jusqu'au *Devisadero*, où le lac nous apparut dans son immense cuvette. Alexandro me regarda avec admiration dessiner le paysage et des fleurs ; lui-même enfin posa avec une véritable satisfaction, il y avait de quoi ! Il s'enhardit à causer avec moi familièrement et me raconta que l'îlot que nous apercevions, appelé Coratta, avait été le théâtre de scènes tragiques. Pendant la guerre plusieurs prisonniers y avaient été conduits et abandonnés sans secours et sans vivres. Il me parla ensuite des légendes qui ont cours parmi les Indiens sur le lac.

Le soir, en revenant, nous passâmes par le village assez important de Cabréras.

Une foule d'Indiens vinrent me demander de bénir leurs maisonnettes, leurs champs d'oxalis, de choux, de haricots, de pommes de terre, etc. Ils m'offraient des œufs, du lait, des petits pains, des légumes et quelques-uns des *couis* ou cochons d'Inde, qu'ils élèvent, comme nous faisons des lapins, pour la table. Antonio prit ce qu'il put, car c'est une grave impolitesse de refuser l'offrande des Indiens.

A la nuit noire nous arrivâmes à Posto, très heureux d'avoir été si bien accueillis.

* * *

Le lendemain, j'aperçus pour la première fois des Indiens venus de Santiago sur l'autre versant des Cordillères, et, le soir même, l'évêque ayant eu la bonté de venir me voir à l'hôpital, nous causâmes longuement de tous ces Indiens et de l'immense portion de son diocèse appelée l'*Orient* ou *Caquetá* ; elle est complètement abandonnée.

Mgr de Caycedo me raconta les difficultés qu'il éprouvait à envoyer des prêtres dans ces immenses forêts, à cause des dangers à courir dans ces solitudes. Ses histoires étaient tristes ! Plusieurs fois il avait envoyé des missionnaires. Il avait tenté un établissement des religieux capucins, mais tout avait échoué. Ces pauvres populations étaient complètement délaissées.

Cette contrée, traversée par les deux grandes rivières Putomayo ou Iza et Caquetá ou Japura, tributaires de l'Amazonie, est aussi grande que la France ! Parmi les nombreux

Indiens habitant la forêt vierge se trouvent quelques Blancs.

“ Puisque, me dit l'évêque, vous projetez une tournée chez les Indiens de Santiago, allez donc jusqu'à Mocoa. Ne passeriez-vous que peu de jours auprès de ces populations, le bien que vous leur ferez sera immense. ”

Cet entretien me confirma dans ma résolution d'entreprendre la mission du Caquéta. Il fut décidé que je commencerais les préparatifs après la neuvaine de Saint-François à Yacuanquer.

Le bon Antonio s'offrit à m'accompagner pour être là-bas mon servent de messe et mon cuisinier. La Providence devait en disposer autrement.

* * *

Avant de quitter Pasto, nous allâmes ensemble visiter le *Galéras*. Ce volcan se dresse, énorme, formidable, menaçant, à quelque 15 kilomètres de la ville. Nous partîmes de grand matin, emportant le déjeuner que les bonnes Sœurs nous avaient préparé. Le temps était d'une grande l'impidité ; nous nous promettions un ravissant spectacle. Hélas ! une demi-heure avant d'atteindre le sommet, un brouillard glacé vint nous envelopper. Nous cherchâmes un abri, nous dévorâmes notre déjeuner, tirâmes quelques condors qui planaient sur nos têtes et rentrâmes à Pasto à la nuit.

La neuvaine de Yacuanquer prêchée, j'allai voir Mgr Schumacher, encore à Tuquerres. Il m'encouragea, me donna sa bénédiction et je préparai, de retour à Pasto, la longue

mission dans les forêts vierges du Caquéta, que je vais maintenant vous raconter.

III. — La Mission dans les forêts vierges.

Au retour de Tuquerres, je m'arrêtai de nouveau à Yacuanquer, où j'avais laissé Antonio un peu souffrant. Je le trouvai couché avec la fièvre.

— Eh bien ! mon brave, es-tu prêt à partir ? Le moment est proche et tu fais le paresseux.

— Père, je ne pourrai pas vous accompagner, me dit-il en souriant tristement ; combien je le regrette ! Mais mon frère Jésus ira à ma place.

Jésus, le frère d'Antonio, est un rude gaillard de 19 ans, fort comme un turc, lesté, adroit et dur à la peine. Je ne l'ai jamais vu reculer devant une difficulté. Avec cela aussi souple, aussi obéissant qu'Antonio, mais sans avoir la grâce naïve de ce dernier.

Je regrettai mon bon petit ami malade ; mais je vis bien vite que cette maladie, d'ailleurs passagère, était une attention de la Providence, Jésus devait m'être bien plus utile que ne l'aurait été Antonio malgré son dévouement.

* * *

A Pasto, les Sœurs de l'hôpital préparèrent plusieurs caisses de moyenne dimension que six Indiens devaient porter. Elles y mirent tout ce qui, d'après renseignement pris pouvait être indispensable ou très utile. Du linge, des couver-

tures
et un
préter
après
“ —
saire
traité
les lin
Les fe
sacrilè
horion
linge,
touche
enfant
Prév
Santia
qui se
donnée
gune.

Le d
de Past
pour la
mes, se
La jo
faire le
me com
re, ceufs

tures de laine, un hamac, des légumes secs, du vin de messe, et une chapelle portative que Mgr de Pasto voulut bien me prêter. Le vénérable évêque m'arma de tous ses pouvoirs et, après ses dernières instructions, il ajouta :

“ — Soyez prudent et bon, mais ferme aussi : c'est nécessaire quelquefois, paraît-il. Les Indiens de Santiago ont maltraité leur dernier missionnaire parce qu'ils le virent laver les linges d'autel et mettre de l'ordre dans la petite sacristie. Les femmes elles-mêmes prirent part à cette scandaleuse et sacrilège incartade. Elles aussi ne lui ménagèrent pas les horions ; mais elles eurent soin de se couvrir les mains d'un linge, parce qu'elles savaient que “ c'est un péché grave de toucher le prêtre ”. Il faut en imposer souvent à ces natures enfantines et quelquefois grossières.

Prévenu depuis quelques jours, le chef des Indiens de Santiago envoya, la veille du départ, six hommes vigoureux, qui se chargèrent de mes caisses. Toute latitude leur fut donnée pour le départ : mais ils devaient attendre à la Lagune.

* * *

Le dimanche matin 20 octobre, nous partîmes de l'hôpital de Pasto vers cinq heures pour la Lagune, où j'étais attendu pour la messe. Un grand nombre d'Indiens, hommes et femmes, se confessèrent et communiaient.

La journée se passa à prendre des renseignements et à faire les derniers préparatifs. Ces bons *Lagunos* voulaient me combler de présents : petits pains, maïs, pommes de terre, œufs, etc., etc., et comme je faisais des difficultés pour ne

pas augmenter le nombre de mes bagages, ils offrirent de m'accompagner jusqu'à Santiago, premier village des Indiens de l'Orient. Je revis les Indiens porteurs des bagages et leur donnai rendez-vous le lendemain pour Chaupi-Paramo, qui est à moitié chemin de Santiago.

Le temps se maintenait au beau ; je me couchai plein de la joyeuse espérance de pouvoir facilement franchir le Bordouillo, point culminant de la Cordillères où règnent souvent de furieuses tempêtes.

Au matin, après la messe, où tout le village assista, nous partîmes. Temps splendide. Une soixantaine de personnes environ m'accompagnèrent jusqu'au *Devisadero*. Braves gens qui aiment le prêtre, parce qu'ils reconnaissent en lui leur meilleur ami. En vue du lac, parmi des arbustes où couraient des lianes aux belles fleurs, je congédiai tous ceux qui ne devaient point arriver à Santiago et nous continuâmes à gravir la Cordillères.

Le chemin montant à pic devenait très pénible et la respiration était difficile aux poumons peu habitués à ces grandes altitudes. Au lieu dit *Placetta*, vers les onze heures, nous nous arrêtâmes pour prendre un peu de nourriture. Là, pour la première fois, j'expérimentai l'*acco*, dont l'usage m'avait été fort recommandé. Jésus en avait apporté une ample provision.

L'*acco* se prépare ainsi : on fait torréfier de l'avoine, comme le café, puis on la réduit en farine et on la mélange à du sucre brut. Le tout, bien séché, est emporté dans de petits sacs. Comme les eaux sont très froides dans ces régions élevées on ne boit jamais sans mélanger une bonne

poignée de cette farine à l'eau qu'on prend. Le tout fait une boisson épaisse mais agréable, rafraîchissante et saine.

Il faisait toujours beau. Mais, lorsque nous passâmes au pied du *Borducivillo*, les boues n'étaient pas desséchées et nous enfoncions jusqu'à mi-jambe.

“ — Nous pourrons arriver ce soir à Santiago, ” disaient les Indiens. Moi, je n'y comptais guère et j'avais raison.

J'avais présente à la mémoire la narration du P. Angel, capucin, qui avait passé en ces mêmes lieux, quelques années auparavant. Accompagné du P. Francisco Harra et de M. Collins, prêtre attaché à la personne de Mgr de Caycêdo, il avait été chargé par ce prélat d'une visite pastorale au Caquéta. Assaillis sur la hauteur par une bourrasque de vent et de pluie, ils se distancèrent. Au *rancho* de Chaupi-Paramo, ils attendirent vainement le P. Francisco qui, seul, passa la nuit dans la brousse, à demi mort. Quant aux deux autres, l'un arrivait à sept heures du soir et l'autre, anéanti, dut avoir recours aux Indiens qui le portèrent à Santiago.

Nous étions en plein *Paramo* lorsqu'une pluie fine commença à tomber. Quelques *Lagunos* et des Indiens voulaient courir craignant une bourrasque.

“ — Non, leur dis-je, marchons groupés. En courant on s'éténue pour gagner bien peu de temps. D'ailleurs, s'il pleut, nous passerons la nuit au *rancho* de Chaupi-Paramo. Nous n'en sommes pas éloignés ”.

Ainsi fut fait.

Nous y arrivâmes à quatre heures, et, quoique la pluie eût complètement cessé, sachant que la descente du versant oriental de la Cordillères est difficile à cause des palissades

glissantes et de l'eau qui courent dans les sentiers ravinés, je décidai que nous passerions la nuit en plein Paramo.

Au moment où nous arrivâmes au Champi Paramo, le beau temps donnait un charme tout particulier à cette vaste plaine.

Jésus, Alexandro Jojua et un petit indien de la Lagune qui avait absolument voulu me suivre, se hâtèrent de ramasser des feuilles de *fray-lejon* pour les étendre dans le rancho à la place que je m'étais choisie. La plante de ce nom a des feuilles très épaisses, cotonneuses, contenant de la résine.

Le rancho (cabane) se composait d'une longue perche fourchue plantée verticalement en terre. De l'extrémité de la fourche une autre perche s'inclinait vers la terre et supportait une toiture de branchages assez épais pour garantir d'une pluie même abondante. Nous étions seize et nous passâmes une excellente nuit dans cet abri.

• • •

Cette rencontre en plein désert avec des Indiens, est un de mes plus doux souvenirs. Lorsque les jeunes hommes qui portaient les charges les eurent déposées dans la cabane, ils se mirent à faire des provisions de bois sec, de feuilles mortes et d'eau, afin de préparer le souper et ils allumèrent un grand feu en avant du rancho. C'était réellement amusant de les voir cuisiner leur pommes de terre et leur maïs.

Après le repas, deux d'entre eux nous donnèrent une sérénade de flûtes. Ils les avaient fabriquées eux-mêmes, je ne sais trop comment en plein Paramo.

Nous causâmes ensuite longtemps auprès du feu. Enfin, après la récitation de quelques dizaines de chapelets, nous dûmes penser à dormir.

* * *

Pour la première fois, j'étais complètement à la merci de ces enfants de la forêt, sans autres armes que la croix et le bréviaire, sans provisions sérieuses, sans soutien si ce n'est la confiance de la Providence.

Avant mon départ, j'avais vu plusieurs personnes qui avaient voyagé dans la province du Caquetá. L'une m'avait dit : " Il vous faut des armes, j'aurais péri dans telle circonstance si je n'en avais pas eu. "—" Il vous faut des provisions considérables, vous ne pourrez pas vivre de la vie des Indiens " m'avait dit un autre...

Ces charitables conseils, que j'étais loin de mépriser certes, ne pouvaient me faire oublier la parole d'un vénérable chanoine vénézulier, don Rivera, que j'avais rencontré à Cabello et qui m'avait raconté ses dix années de mission en Guyane. L'accent de vérité avec lequel il m'avait dit plusieurs fois : " Soyez certain que jamais rien de ce qui est indispensable ne manque aux missionnaires ! " ne pourra jamais s'effacer de ma mémoire. Et c'est bien la vérité. Notre-Seigneur, d'ailleurs, n'a-t-il pas dit que toutes les choses nécessaires à la vie seraient données par surcroît à quiconque s'occupe de la recherche des biens impérissables !

Je m'endormis plein de confiance.

* * *

Le lendemain, un beau soleil faisait briller le Paramo de toute son éclatante et sauvage majesté.

Sur les bagages je dressai l'autel ; un indien coupa deux longs bâtons qu'il fixa en terre. Alexandro Jajua attacha à chacun d'eux une grosse touffe d'arbustes à fleurs pâles et rosées, qui croissaient en grand nombre non loin de là et j'eus la consolation de célébrer la sainte messe en face du terrible Bardocillo, au centre de cette mystérieuse région ou probablement jamais prêtre n'avait offert les saints mystères.

Calme et recueillis, les Indiens étaient dispersés tout autour de mon autel improvisé. Dans vos grandes et belles cathédrales les cérémonies du culte catholique sont bien belles, bien majestueuses ; mais cette messe en plein air au milieu de quelques sauvages, dans l'immensité du désert, à plus de 4,000 mètres d'altitude me semblait revêtir un caractère de majesté encore plus grandiose.

Après que j'eus fait mon acte de grâces, les indiens ravirèrent le feu et mon servent de messe, quittant ses fonctions liturgiques pour celles de cuisinier, prépara le café. Fort joyeusement nous en primes tous.

* * *

Nous nous préparions à partir, car nous contions encore quatre heures de marche avant d'arriver à Santiago, lorsque les cris de quelques jeunes Indiens m'annoncèrent qu'il y avait du nouveau.

Le gouverneur de Santiago arrivait avec cinq Indiens. Ils avaient fait cinq heures de marche pour venir à notre ren-

contr
ves g
nous
Ap
les de
caissé
des in
fait le
de la C
sembl
coupé
le mie
A u
neur d
nées, m
dait la
tourna
" —
point p
" —
qui m'a
Je m
me mon
califour
plus diff
rement
roulante
Au b
d'autres

contre. Courtoise attention qui me toucha beaucoup. Ces braves gens prirent une tasse de café et, tout étant prêt, nous nous mîmes en route.

Après avoir franchi les plaines du *Paramo* commencèrent les descentes dans les *angosturas* (sentiers très étroits et encaissés), où l'eau ruisselait sur des palissades glissantes avec des inégalités de plus de 50 centimètres. Ces palissades sont fait le plus souvent en fougères. Les fougères arborescentes de la Colombie sont de la grosseur du genoux. Elles portent, semblables à des palmiers, des touffes de feuilles légères, découpé à 5 ou 6 mètres de hauteur. C'est le bois qui résiste le mieux à l'humidité.

A un passage difficile et profondément creux, le gouverneur de Santiago, Francisco, homme d'une trentaine d'années, me voyant chaussé de gros souliers ferrés, ce qui rendait la marche très difficile sur les palissades glissantes, se tourna vers moi et me dit :

“ — Père, je vais te charger sur mes épaules, tu ne peux point passer dans cette boue.

“ — Il faut vous laisser faire ”, me dirent les Lagunos qui m'accompagnaient.

Je me confiai aux épaules du robuste Indien qui voulait me montrer combien il était heureux de me recevoir. Ainsi à califourchon sur son dos, il me fit franchir les endroits les plus difficiles, marchant avec précaution, ne posant que sûrement son pied nu sur les troncs glissants ou les pierres roulantes.

Au bout d'une heure de chemin, nous aperçûmes au loin d'autres Indiens :

“ — Voici ceux de Saint-André, me dit Francisco, qui, depuis un moment m'avait remis à terre et marchait à côté de moi.

“ — Oui ! dirent les autres Indiens, ce sont ceux de Saint-André.

“ — Et le gouverneur est avec eux, ajouta Francisco.

“ — Il est bien aimable, dis-je, et c'est avec plaisir que je vais lui serrer la main.

“ — Sans doute ; mais il faut qu'il te porte, lui aussi”, ajouta vivement Francisco, et, se tournant vers les Indiens il leur dit quelques mots en inca.

Tous, en riant, répondirent : *areka, areka* (oui oui).

Le chef des Indiens de Saint-André était gros et lourd et c'est malicieusement que Francisco et ses Indiens voulaient lui proposer de me porter. Il tenait sa canne de bois de fer à pomme d'argent, signe de son autorité, sans quelle touchât à terre. Comme tous les autres Indiens, il était sans barbe, pieds nus, avec une abondante chevelure pendante sur les épaules.

Je lui serrai la main et le félicitai d'être venu de si loin au devant du ministre de Dieu.

“ — Francisco a porté le Père : je pense que tu vas faire de même.

“ — Je veux bien”, dit le brave chef en jetant un regard sur toute ma personne pour voir si je devais être bien lourd. Je me laissai faire.

Au bout d'une centaine de pas. “ C'est assez ! dis-je, en tapant amicalement sur la joue de l'Indien, tu me porterais bien encore, mais le chemin n'est pas mauvais. ”

Nous sortions des *angosturas* et finissions de descendre.

* * *

La température était sensiblement plus douce et la végétation plus luxuriante. La vue par-dessus les forêts sur la haute vallée où le Putumayo prend sa source était merveilleuse. C'est une immense cuvette plate, boueuse d'où sortent avec une indicible lenteur une multitude de ruisseaux formant la grande rivière qui se précipite furieuse à travers les montagnes dès qu'elle est sortie des terrains plats de la cuvette, lac autrefois et marécage aujourd'hui.

Bientôt nous aperçûmes le premier arc de triomphe et tout auprès *la banda* (orphéon) de Santiago. Les six ou huit jeunes gens qui la composaient, deux tambours, une grosse caisse, quelques flûtes, un triangle, tout cela fort primitif, se mirent à jouer dès qu'ils nous virent.

Précédés des musiciens, nous passâmes sous un premier puis sous un deuxième et enfin un troisième arc de triomphe ; des palmiers, de la verdure, des fleurs de la forêt, composait ces monuments gracieux.

Enfin nous arrivâmes à Santiago. Il était près de midi.

* * *

Tout le village était rassemblé dans l'Eglise ; les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Quand mes compagnons et moi, nous entrâmes, tous se prosternèrent profondément en disant en castillan : " Bénis et loués soient le Très Saint-Sacrement de l'autel et Marie conçue sans la faute originelle ! "

Après une courte prière, j'adressai la parole à ces bons Indiens accroupis devant moi dans la nef.

Comme tous ne comprenaient pas l'espagnol, les femmes surtout, je priai Francisco leur chef, de répéter mon allocution. Il fut flatté de ma demande et, montant dans le chœur à côté de moi, il s'exécuta de fort bonne grâce.

Ainsi fut fait tous les jours après la messe, durant le temps que je passai à Santiago.

Après avoir convoqué la population pour la réunion du soir, je la congédiai et gardai seulement le sacristain et quelques Indiens pour visiter la sacristie.

Je me rappelais ce que l'évêque m'avait dit au sujet de leurs linges d'autel et des mauvais traitements infligés au missionnaire qui voulait les laver. Je crus qu'il serait plus facile de mettre de l'ordre si c'était nécessaire, dès le premier instant. Ils me montrèrent un calice, un ciboire, un ostensoir avec sa custode, le tout en bon état ; je les félicitai. Par contre, les linges d'autel (amicts, purificatoires, corporaux, manuterges) étaient malpropres, froissés, dans un état déplorable. Alors je grondai l'Indien qui avait la garde de toutes ces choses.

“ — Vois comme tout cela est sale ! ” lui dis-je.

Il baissait les yeux et gardait le silence.

“ — Je ne puis pas m'en servir, c'est impossible ; je n'ai plus qu'à m'en retourner.

“ — Non, Père, ne pars pas, me dit-il d'une voix suppliante.

“ — Voulez-vous m'aider à les nettoyer ? dis-je à tous.

“ — Mais oui, Père, nous ferons ce que tu voudras.

“ — Allez donc bien vite chercher des plats avec de l'eau chaude et nous allons mettre tout en bon état ”.

Ce fut bientôt fait.

* * *

Les Indiens de Santiago sont en général grands et forts et de relations assez faciles avec les blancs. Toutefois ils n'en admettent pas à demeurer chez eux. Ils reconnaissent l'autorité d'un gouverneur qu'ils nomment tous les ans. Ce gouverneur est entouré d'un conseil de quelques membres nommés aussi tous les ans.

Ces Indiens vont souvent à Pasto et à Mocoa pour porter des articles à vendre. Ils se livrent à la chasse et à la pêche et cultivent dans leurs *chagras* (jardins) le maïs, l'*achira*, sorte de balisier dont ils mangent les rhizômes bouillis, le palmier *chouta*, qui leur donne la *chontadura*, fruit bon à manger, et quelques choux. Le climat donnerait bien d'autres richesses agricoles ; on obtiendrait facilement du blé, des pommes de terre, des raisins et du vin, des bananes, du café, du manioc, du tabac, des ananas, etc., etc. Mais ils sont paresseux.

L'unique boisson est la *chicha*, que l'on fait avec du maïs fermenté ou de la *chonta*. C'est incroyable ce que les Indiens boivent dans leurs réunions. Autour de leurs habitations ils ont quantité d'énormes marmites de terre, ce sont leurs “ tonneaux ”. Chaque fois qu'une invitation est faite, on les emplis toutes et on les vide toutes dans la même soirée.

Les maisons sont spacieuses, avec une couverture de feuilles de palmier ou de graminées très inclinée. Elles se com-

posent d'une pièce, au bout de laquelle se trouve une étroite cuisine. Tout autour de la salle, le long des parois, sont disposés des bancs où prennent place les invités. Alors l'immense coupe de *chicha* (une moitié dealebasse) circule de main en main et c'est toujours avec avidité que l'Indien y trempe ses lèvres et en prend sa large part. La réunion, paisible d'abord, s'anime peu à peu jusqu'à devenir tumultueuse. Bien peu nombreux sont ceux qui conservent leur raison jusqu'à la fin.

Pour tout vêtement ces Indiens portent la *cusma*, sorte de chemise sans manches descendant jusqu'aux genoux. Elle est de couleur bleu foncé, rarement rayée, et presque toujours serrée à la taille par une ceinture large de deux doigts à dessins bleus et blancs. Les vêtements des femmes se composent, en plus de la *cusma* d'une pièce d'étoffe dans laquelle elles s'enroulent de la ceinture aux genoux. Ce vêtement s'appelle *anaco*. Tous, sauf quelques vieillards ont toujours la tête découverte et les pieds nus. Les hommes ont les cheveux pendants jusqu'aux épaules, les femmes jusqu'au milieu du dos.

Les Indiens de Santiago ont eu, il y a quarante ans environ des jésuites à demeure fixe, et j'ai trouvé un Indien qui avait été le compagnon du dernier de ces missionnaires. Ils ont malheureusement peu profité de l'instruction religieuse qui leur fut donnée. Actuellement, ils ne reçoivent que le sacrement de baptême et de mariage. Ils ont pourtant conservé, en plusieurs localités, à Santiago, à Saint-André, à Sybindoy, à Mocoa, les ornements et vases d'autel des missionnaires ; ils entretiennent leurs chapelles rustiques et

maisonnettes destinées au ministre de Dieu. Partout, sur la place est érigée une grande croix. A Santiago, on fait tous les dimanches de l'année une procession dans les rues du village. En tête, un jeune indien porte une croix de bois et on chante le rosaire.

Il faudrait là une communauté à demeure et sûrement, au bout de deux ou trois générations, ces Indiens seraient, comme ceux de la Lagune, aptes à recevoir tous les sacrements, à devenir de bons chrétiens.

L'église de Santiago est spacieuse ; les murs sont en torchis mais, entourés d'une galerie soutenus par des troncs de fougères arborescentes ; ils sont ainsi protégés contre la pluie, qui ne les atteint pas, et le missionnaire a une promenade toujours abritée. Il y a un bel autel avec retable et tout ce qui est nécessaire au culte.

* * *

Pendant les huit jours que je passai à Santiago, les Indiens furent très fidèles à la messe du matin et à l'instruction du soir suivie de la bénédiction du Saint-Sacrement. A la tombée de la nuit, le chef arrivait, suivi de tous ses employés portant chacun une lanterne faite avec une vessie de porc. Ils m'accompagnaient du presbytère à l'église en procession devant la porte, ils formaient la haie, je passai et le gouverneur venait ensuite.

Après le salut, ils m'accompagnaient de même.

Dans la matinée, je faisais les baptêmes, dix par dix. Une fois j'en eus jusqu'à trente dans la sacristie ; le plus âgé de ces enfants avait trois ans.

A une heures, avait lieu le catéchisme. Il était suivi par une douzaine de petits garçons. Quel regret de ne pouvoir repasser ou rester plus longtemps ! Un mois aurait suffi à ces enfants pour savoir le nécessaire et faire la première communion. Mais une mission plus abondante m'attendait ailleurs.

Dans la soirée, je bénissais les mariages. Il était assez difficile de prendre les informations. Il y avait à peine cinq ou six noms dans le village et pourtant les conjoints n'étaient jamais liés de parenté à un degré prohibitif, du moins ils l'affirmaient.

Voyant que le tabernacle était convenable et fermait bien, je résolus de garder la sainte réserve. Mais comment me procurer une lampe ? Mon sacristain me tira d'embarras. Il arriva avec un grand vase plein de graisse de porc très fine et très blanche, il y adapta une mèche et nous eûmes ainsi une lampe de sanctuaire d'un nouveau modèle. Elle ne s'éteignit qu'à mon départ.

* * *

Les Indiens de Santiago ont religieusement conservé le culte des morts et, très fréquemment, ils demandent une messe pour leurs défunts. Le peu d'argent qu'ils gagnent, ils le consacrent la plupart du temps à cela. Les parents assistent nombreux à ces messes funéraires. Habituellement, ils étendent par terre au milieu du passage une *cusma* bleu foncé et avec une étoffe plus blanche font au milieu une croix parfaitement dessinée. Là dessus ils déposent leur *camarico* (offrande), qui se compose habituellement de

petites corbeilles de maïs, de quelques œufs, parfois d'une paire de poules.

Les Indiens m'avaient donné deux garçonnets de 10 à 12 ans pour me servir. Dociles et aimables, Manuel Kimchoa et Benito Agrada apprenaient bien les prières et le catéchisme. Ils aidaient mon catéchiste à faire sa besogne. A eux trois, ils se mirent à moudre, en le broyant entre des pierres, un peu de maïs pour faire du pain.

Le lendemain de mon arrivée à Santiago, le matin, après la messe, les Indiens de la Lagune, qui m'avaient accompagné, vinrent me saluer avant de repartir. Je les remerciai de leur concours ; Alexandro Jojua et son petit compagnon auraient bien voulu m'accompagner jusqu'à Mocoa ; mais je les fis partir avec les autres : ils étaient trop jeunes pour venir plus loin ; le retour aurait été trop difficile.

Deux jours plus tard, le bon chef des Indiens de Saint-André vint me faire une visite.

“ — Quand viendras-tu chez nous, Père ? me demanda-t-il.

“ — Envoie demain trois porteurs et immédiatement après la messe, nous nous rendrons à ton village. ”

A l'heure dite, les Indiens arrivaient et emportaient la chapelle et tout ce qui pouvait nous être utile.

* * *

Saint-André du Putumayo est situé aux sources de cette grande rivière et plus près de la *Coucha* (ancien lac) que ne l'est Santiago.

Certains prétendent que cette petite tribu est ce qui reste de la peuplade des Sucumbis disparus, transportés là en

fuyant devant des ennemis qui leur faisaient la guerre. Mais l'opinion commune est que les Putumayens sont absolument la même tribu que les gens de Santiago dont ils parlent la langue. Ils ont le même vêtement et les mêmes coutumes.

Saint-André étant à l'écart, les étrangers n'y vont presque pas. On y élève de grandes quantités de petits cochons noirs, qui vivent presque à l'état sauvage sur les bords du marais, des cochons d'Inde, des poules, et on chasse le tapir, le chevreuil, etc. Le gros gibier abonde dans ces parages. La seule industrie est la charpenterie, et le seul commerce, la vente de planches grossièrement rabotées. Les gens font aussi le métier de *terciadores* ou porteurs, mais moins que les Indiens de Santiago ou de Sibundoy. Avec les grandes herbes du marais, ils façonnent pour leur usage des nattes grossières.

Les Indiens de Saint-André ne sont guère plus de 300. Leur église est à peu près comme celle de Santiago. Elle forme un des côtés de l'unique place autour de laquelle s'élèvent les maisons ; au milieu se trouve une immense croix.

A Saint-André, je fis absolument comme à Santiago, mais il y eut peu de baptêmes et seulement trois mariages.

Au bout de trois jours, je me décidai à partir pour Sibundoy

* * *

Le chef de Sibundoy, qui était venu me voir quelques jours auparavant, envoya fort aimablement des porteurs qui se chargèrent de mes bagages.

Au moment où l'on se mettait en marche, je vis le père

du petit Bénito Agrada prendre sur ses épaules un immense *sumbo* (calebasse) de un mètre de haut. Je demandai ce que c'était.

“ — C'est le maïs égrené qui nous reste avec cinq douzaines d'œufs ”, me dit mon fidèle intendant général.

Quelques poules vivantes pendaient à droite et à gauche. Pour cette charge imprévue un homme avait manqué, et le père du petit Bénito s'était lui-même offert de nous porter ces vivres à Sibundoy.

Les deux chefs m'accompagnèrent courtoisement durant plusieurs heures.

Arrivé sur les bords d'un torrent impétueux, j'eus un mouvement d'effroi en voyant qu'il n'y avait qu'un palmier couché en travers pour le franchir. Pour les Indiens, c'était un jeu de faire là-dessus de l'équilibre ; pour moi, c'était autre chose. Me déchausser ne me plaisait guère ; n'ayant pas l'habitude, je craignais glisser. Cependant, le gouverneur de Santiago disait : “ Moi, avec des bottines, je ne pourrais pas passer. ” Il fallait prendre une décision.

Je priai le gouverneur de Saint-André de marcher en avant et de me tendre sa canne que je saisis d'une main ; avec ce point d'appui, j'étais plus sûr. Le gouverneur de Santiago venait derrière moi et me soutenait. Je passai ainsi sans encombre.

* * *

Sibundoy est distant de quatre heures de marche de Santiago. Le village est bâti sur le côté oriental d'un grand marais, sur le flanc d'une colline. On l'aperçoit très bien de

Santiago. Je le regardais un jour avec une lunette d'approche, et, voulant amuser les Indiens, je les invitai à regarder aussi. Ils n'en revenaient pas d'étonnement. Quelques-uns, cependant, pleins de méfiance contre ces verres mystérieux qui mettaient " à portée de leurs mains ", selon leur expression, ce village si éloigné, ne voulurent pas regarder.

A moitié chemin, nous nous reposons un peu avant de passer à gué le rio Pédroyaco, lorsque nous fûmes accostés par un indien de Sibundoy.

" — Père, je viens pour te soulager et te porter un peu si tu le veux.

" — Je veux bien, lui dis-je ; tu me parais avoir une force peu commune. "

Mais, au bout d'un moment il me laissa voir que sa demande était quelque peu intéressée.

" — Père, me dit-il, pendant que tu seras à Sibundoy aura lieu la nomination du nouveau gouverneur. Fais-moi nommer et je t'assure que tout ira bien.

" — Ce que tu me demandes n'est pas en mon pouvoir.

" — Si, Père ; tu le peux, promets-le-moi.

" — Nous verrons, une fois au village ", lui dis-je.

Vers 4 heures du soir par un temps magnifique nous arrivions enfin à Sibundoy.

Le village de Sibundoy possède une population blanche considérable ; aussi y a-t-il deux écoles, une pour les enfants indigènes, une autre pour les blancs. A côté du chef que reconnaissent les Indiens, le gouvernement colombien a placé un *alcade* (maire) pour les blancs.

La réception fut magnifique : des arcs de verdure où

pendaient de petits miroirs, des foulards aux brillantes couleurs et des fruits, avaient été érigés de distance en distance en avant du village jusqu'au milieu de la grande place. Là, se tenaient le gros de la population et les enfants des écoles. Deux ravissantes petites filles vêtues de blanc lurent un compliment et m'offrirent des fleurs.

La fanfare indienne fit entendre ses sons, harmonieux comme ceux d'une scie qu'on aiguise. Elle avait des instruments que je n'avais point vus à Santiago, des violons que les indiens tiennent sur le bras droit et raclent de la main gauche, des cornemuses de près de 2 mètres de long faites du long pédoncule de la papaia, je crois ; et terminées par une corne de bœuf.

Après toutes ces réceptions qui honorent les habitants de ces contrées, on se rendit à l'église et les cloches sonnèrent dans le clocher de bois situé au bout de la place. Je parlai à tous, blancs et indigènes, et annonçai la bénédiction pour tous les soirs après l'instruction.

Les Indiens Sibundoys sont plus forts, plus grands que ceux de Santiago et de Saint-André. Ils forment une tribu toute particulière. Ils ne parlent pas l'*inca* mais le *cocchi*. Il paraît que le conquérant espagnol Quesada, allant de Bogota à Pasto, laissa là quelques Indiens qui formèrent la tribu actuelle des Sibundoys. Ils n'entretiennent pas de bonnes relations avec les gens de Santiago. Peu intelligents, sans vivacité, ils sont portés à des idées sombres et mélancoliques. Chez eux, le suicide n'est pas rare.

* * *

A peine étais-je rentré au presbytère (nous appellerons ainsi la case réservée au missionnaire), que plusieurs Indiens accoururent, me demandant de leur faire rendre justice.

“ — Les blancs nous font souffrir, nous volent, nous maltraitent, nous trompent, ” me dirent-ils.

Malheureusement ces plaintes, peu nouvelles pour moi, n'étaient pas vaines.

“ Je vous promets, répondis-je, de faire ce que je pourrai pour que vos droits soient respectés, mais je ne suis pas détenteur de l'autorité civile, vous le savez bien. Quand un blanc vous lèse, il faut aussitôt avec plusieurs témoins aller porter plainte à l'*alcade*. ”

Les voyant là assez nombreux j'en profitai pour leur faire de justes reproches.

“ Sans doute, ajoutai-je, des blancs sans conscience abusent de votre faiblesse ; mais pourquoi les avez-vous laissés s'établir au milieu de vous ? Votre cupidité vous a perdus. L'argent vous a fait consentir à céder ou vendre vos terres vos maisons, et vous en souffrez maintenant. Voyez il n'y a pas un seul blanc à Santiago ni à Saint-André, vous aviez et vous avez encore les mêmes droits qu'eux, pourquoi ne pas être plus fermes ? Votre tranquillité et votre indépendance valent plus que quelques pièces d'argent. ”

Ils m'écoutaient l'oreille basse. Ils se savaient coupables. Une loi protège leurs terres ; mais l'argent leur a fait admettre des blancs dont le nombre grandit tous les jours, tandis qu'à Santiago on ne permet jamais à un blanc de passer plus de trois nuits dans le village.

Non seulement les blancs peu consciencieux trompent et

exploitent ces pauvres Indiens ; mais ils les rendent vicieux. Je n'eus, hélas ! que trop d'occasions de le constater.

Ces Indiens sont vêtus comme ceux de Santiago, mais leur *cusma* est généralement blanche. Leur épaisse chevelure est retenue par une liane ; ils la retirent pour saluer ou entretenir un supérieur. Lorsqu'ils s'abordent, les deux interlocuteurs se mettent à parler à la fois sur un ton très monotone et avec une grande volubilité. C'est pour se demander des nouvelles de toute leur parenté et, tandis que l'un des deux fait les demandes sans attendre les réponses, l'autre débite toutes ses réponses sans attendre les questions ; puis, celui qui a questionné répond et celui qui a répondu questionne.

* * *

Au 1er novembre, il y eut convocation générale des Indiens et le gouverneur avec son conseil vint me chercher pour présider l'élection d'un nouveau chef.

Le candidat dont j'ai parlé était revenu me voir plusieurs fois. Je pris sur son compte des informations auprès de plusieurs indigènes et l'opinion commune ne le jugeait pas digne d'être à la tête de la tribu. D'un autre côté, on paraissait en avoir assez du vieux gouverneur. Il avait trop favorisé l'établissement des blancs.

Au dire de tous, le plus digne était un brave Indien de 60 ans environ, qui avait plusieurs fois rempli ces fonctions qu'il n'ambitionnait pas. Tous les électeurs étant réunis dans la sacristie, je leur rappelai qu'il fallait chercher dans

l'élection le bien de la tribu et pas autre chose. Je leur présentai les deux candidats, c'est-à-dire l'ancien chef et le jeune ambitieux. Puis, sûr que tous les Indiens voteraient pour le premier dont je leur parlerai, accompagné des deux principaux de la tribu, je passai devant chacun, disant : " Veux-tu pour gouverneur un tel ou bien préfères-tu . . ? " Mais, avant d'avoir prononcé le nom du plus jeune candidat, l'Indien questionné avait répondu *oui*.

Vous le voyez, là aussi, parmi ces sauvages, le suffrage universel est en vigueur et, pas plus qu'ailleurs, il n'est l'expressior. de la volonté populaire.

* * *

Quoique les Indiens de Sibundoy soient plus nombreux que les Indiens de Santiago et de Saint-André, l'assistance aux instructions était bien moins considérable. Il y eut peu de baptêmes et de mariages.

Je restai dans ce village jusqu'au 5 novembre.

* * *

Ce jour-là, vers une heure du soir, nous nous mîmes en route. Nous allâmes passer la nuit en pleine forêt vierge, dans la case d'un Indien qui vivait là solitaire. Il me donna quelques œufs et du maïs grillé pour mon souper et étendit par terre une peau d'ours pour me faire coucher.

Le matin suivant, je célébrai la messe dans sa maison. Peu après, mes porteurs étant arrivés avec les provisions, nous pûmes faire un bon déjeuner avant de repartir.

de
po
ce
soi
soi
mu
un
ca
tra
ma
pr
fac
l'éle
s'er
pau
C
lors
che
viei
N
tam
devi
avoi
nous
tach
glac
gim
choy

La délicieuse position de la maison de l'Indien au milieu de cette forêt, dont il avait abattu quelques arbres géants pour semer le maïs qui le fait vivre sans travail ; la vue de ces immenses campagnes arrosées par de nombreuses rivières sous un climat qui est un éternel printemps, me faisaient songer aux nombreux avantages que trouveraient des communautés religieuses à s'établir dans ces parages, qui sont un véritable paradis. Des moines qui viendraient là sans capitaux, mais avec les instruments nécessaires pour scier et travailler le bois, cultiver la terre et faire les premières semailles, jouiraient en quelques années d'une extraordinaire prospérité. Les eaux vives étant abondantes, rien de plus facile que la création de prairies naturelles ou artificielles ; l'élevage des troupeaux, l'établissement de moulins, etc., s'ensuivrait, et, par-dessus tout cela, l'évangélisation des pauvres Indiens qui vivent encore à l'état sauvage.

Ces pays ne sortiraient des ténèbres qui les environnent que lorsque des Bénédictins ou des Trappistes viendront défricher ici comme ils le firent autrefois dans les forêts de la vieille Gaule.

Nous devons aller coucher à Patoyaco, où se trouve un *tambo* établi par le gouvernement colombien. L'étape ne devait pas être trop longue. En sortant de la forêt, après avoir passé à gué le rio San-Francisco et le rio Putumayo, nous nous engageâmes dans le lit d'un torrent appelé Portachuco et nous le remontâmes, marchant dans ses eaux glacées mais peu profondes, et nous aidant des mains pour grimper. Nous descendîmes ensuite jusqu'aux bords du Minchoy. Nous arrivâmes enfin de bonne heure au rio Patoyaco,

sur les bords duquel se trouvait le *rancho* où nous devions passer la nuit. Nous le trouvâmes encombré de femmes, d'enfants et d'Indiens. Apprenant qu'à peu de distance se trouvait une maison, nous continuâmes notre chemin et le soir, vers les cinq heures, nous arrivions à Chantassique.

La maisonnette qui porte ce nom est bâtie au sommet d'une colline déboisée où paissent quelques bêtes à cornes. Le propriétaire vit là avec sa femme depuis plusieurs années. Il nous reçut très bien et tandis que mon serviteur préparait toutes choses dans la pièce mise à ma disposition, je récitai mon office en me promenant sur la colline, ayant sous les yeux le spectacle toujours nouveau des forêts immenses, des profonds ravins, des rivières en cascade dont on entendait le lointain mugissement.

Le soir notre hôte nous raconta que deux Indiens s'étaient empoisonnés avec du miel sauvage pris en trop grande quantité. Un bon vomitif administré à temps leur sauva la vie.

Après la célébration de la sainte messe et le déjeuner, nous partîmes pour le *rancho* de Patoyaco. L'étape fut extrêmement pénible. Il fallait côtoyer une rivière, tantôt sauter d'une pierre à l'autre, tantôt monter et descendre des pentes très raides. Impossible de se frayer un chemin ailleurs ; c'est la forêt vierge impénétrable.

Pour comble de malheur, les porteurs des bagages et des vivres étoient restés en arrière. Les Indiens me cherchèrent dans la forêt des bourgeons de palmier qu'ils appellent *chonta* : ce fut là notre frugale collation. La fatigue me plongea bientôt dans un profond sommeil.

Enfin les porteurs arrivèrent. De très grand matin je célé-

brai la sainte messe ; et, après un déjeuner un peu plus copieux que la veille, nous nous mîmes en route.

* * *

Le chemin fut encore excessivement mauvais. A l'endroit appelé *carnicéria* (charnier), parce que plusieurs personnes s'y sont tuées en roulant dans les ravins, il fallut descendre de gigantesques et dangereux escaliers de racines et de lianes. A cinq mètres au-dessous grondait une impétueuse rivière.

Pour la première fois on me fit voir le *sandé*, arbre qui produit le lait végétal. Nous fîmes des entailles à son tronc rugueux et il en coula des larmes blanches, épaisses, dont la couleur et même le goût rappellent assez le lait.

Combien la nature est prodigue en ces pays privilégiés. Outre ce lait végétal, il y a la cire végétale, permise pour la messe dans le diocèse de Pasto, l'*ivoire* végétale fourni par un palmier, le *beurre* végétal, la graisse végétale donnée par un fruit du coco, etc., etc.

* * *

Enfin nous arrivâmes à la rivière Mocoa. Le chef ou gouverneur des Indiens de la localité qui porte ce nom se trouvait là avec quelques compagnons, il venait nous souhaiter la bienvenue.

Les Indiens me firent un abri sur le bord de la rivière et allumèrent un grand feu pour combattre l'humidité et éloigner les serpents et les fauves.

Le lendemain matin, nous nous remîmes en route par des chemins où l'on enfonçait dans l'eau et la boue jusqu'aux genoux. Nous arrivâmes enfin à Pueblo-Viéjo, autrefois la capitale des Indiens Mocoas. Les Espagnols y avaient construit une belle église en maçonnerie, dont il reste encore quelques ruines. La petite ville était assez importante. Elle fut surprise par les Andaquis et détruite de fond en comble.

Une heure plus tard nous arrivions à Mocoa.

* * *

Mocoa se compose d'une grande place avec une grande croix au centre des maisons en bambou tout autour et deux rues en arrière. Dans le fond se trouve le presbytère et sur le côté droit l'église. Elle est spacieuse, mais moins ornée que celle de Santiago.

J'y prêchai tous les jours. Les instructions furent bien suivies et j'eus la consolation de faire faire la première communion à beaucoup d'enfants. Presque toutes les grandes personnes s'approchèrent des sacrements.

Les Indiens ont en grande partie abandonné Mocoa pour vivre dans leurs *chagras* (plantations). Ils n'aiment pas vivre en contact avec les blancs, qui toujours les exploitent plus ou moins.

Il y a vingt ans, Mocoa avait plus de blancs qu'aujourd'hui ; c'était l'époque de la *cascarilla*. Les frères Reyes formèrent une compagnie pour l'exploitation et l'exportation de cette écorce de quinquina et, pendant quelques années elle alimenta un grand commerce. Trois vapeurs re-

montaient sans cesse le fleuve des Amazones et le Putumayo jusqu'à San-José pour la recueillir, et les agences étaient partout nombreuses. Mais cette prospérité ne dura pas longtemps ; les intermédiaires seuls gagnaient de l'argent, la main-d'œuvre était chère ; la compagnie ne pouvait pas tenir. Un bateau fit naufrage et les autres furent vendus. L'un des Reyes, de commerçant, devint général. Avec une rare habileté il maîtrisa et étouffa la révolution qui, en 1894 avait commencé dans le Tolima.

(A suivre).

LES SŒURS CANADIENNES

EN CHINE

(De la *Semaine religieuse*)

IL y a maintenant un an passé que nos petites Sœurs canadiennes de l'Immaculée-Conception sont parties pour la Chine. Dans le temps, à l'occasion de leur départ (8 septembre 1909), nous avons parlé d'elles à nos lecteurs. On se souvient qu'elles sont établies à Canton, sous la houlette du sympathique vicaire apostolique, Mgr Mérel. Elles ont succédé là à des Sœurs françaises que le malheur des temps a obligées de partir. Nous sommes certain d'intéresser nos lecteurs en leur donnant des nouvelles de nos chères compatriotes missionnaires.

La supérieure de Canton écrivait à la supérieure d'Outremont (Montréal), le 2 juillet dernier, une lettre très simple, mais aussi très éloquente et très belle dans sa concision. Elle parle d'abord des "troubles" qui ont eu lieu à Canton, le printemps dernier. Trente mille soldats révoltés ont campé tout une nuit sur une colline à proximité du couvent de nos petites Sœurs. Un sanglant combat, dans lequel périrent 400 insurgés, eut lieu le lendemain. La bonne supérieure raconte cela le plus tranquillement du monde.

Elle semble bien plus émue quand elle aborde la question du baptême des petits Chinois. Il est évident que la conquête des âmes l'intéresse et la préoccupe bien plus que les dangers matériels qu'elle et son couvent peuvent courir. Depuis un an, nos Sœurs, de l'Immaculée-Conception ont baptisé 1,800 enfants. C'est leur grande consolation. A ce sujet, la Sœur supérieure raconte un trait bien touchant.

I
des
vot
sair
jou
heu
deu
joie
non
ven
çait
çon
le n
l'an
nem
E
Chi
il f
pou
Sœu
L
un g
c'est
la f
vête
déjà
fuse
âme
M
ton,
Sain
bien
Fran
le pr

Le 24 juin — pour la Saint-Jean-Baptiste, la fête nationale des Canadiens — la Sœur chargée de la Crèche à Canton, voulant faire mémoire de sa famille du Canada, demanda à la sainte Vierge de lui envoyer autant d'enfants à baptiser, ce jour-là, que sa famille compte de membres, soit cinq. A 7 heures du matin, on lui apportait une petite fille ; bientôt une deuxième, une troisième et une quatrième arrivent. Tout en joie, la Sœur baptise les petites païennes, leur donnant les noms de sa mère et de ses sœurs, Mais le ou la cinquième ne venait pas. A 7 heures du soir, notre missionnaire commençait à désespérer, quand on lui apporte soudain un beau garçon d'un an, qu'elle baptise et à qui, bien heureuse, elle donne le nom de son frère aîné. Je me demande si quelque part, en l'an de grâce 1910, la Saint-Jean-Baptiste fut plus chrétiennement fêtée ?

En général, il faut 20 sous pour racheter un enfant en Chine. Mais à Canton, à cause de la concurrence protestante, il faut payer parfois jusqu'à \$2.00. " C'est peu sans doute pour procurer à une âme le bonheur du ciel — écrit la bonne Sœur — mais c'est trop pour nos faibles ressources. "

L'ouverture des classes, au dire de tous, a été cette année un grand succès. Les enfants sont avides de s'instruire, et c'est un plaisir de leur enseigner les lettres de la science et de la foi. On leur apprend aussi, à ces Chinoises, à tisser leurs vêtements ; on leur apprendra à faire leurs souliers. Plusieurs déjà réussissent à faire de jolies broderies et des dentelles au fuseau. Ah ! si l'on était plus riche ! Comme la moisson des âmes serait belle.

Mais il y a 150 personnes à entretenir au couvent de Canton, et les Sœurs ne reçoivent que \$200.00 par mois de la Sainte-Enfance. C'est pourquoi la Sœur supérieure voudrait bien pouvoir " créer quelques industries ". Elle a écrit en France pour tâcher de placer dans une maison de commerce le produit du travail de ses fillettes. Que de sollicitudes et que

d'inquiétudes tout cela suppose !

Les petites Chinoises, devenues chrétiennes, sont pleines de foi. La supérieure narre à sa " Mère " comment l'une de ses chères enfants l'a édifiée en lui expliquant que saint Joseph ne lui refuse jamais rien. Cette petite est orpheline et chaque fois qu'elle est dans le besoin, elle a recours au bon saint protecteur de la Sainte-Enfance. " Il ne m'a jamais rien refusé ", conclut-elle. Sur ce, la supérieure l'envoie demander à saint Joseph de lui faire trouver \$60.00 dont elle a absolument besoin. Vous verrez qu'à la prochaine lettre elle nous dira que, en effet, les \$60.00 sont venues, on ne sait d'où, comme le petit garçon de la Saint-Jean-Baptiste. O merveille de la foi et de la confiance en Dieu !

Ces belles œuvres d'apostolat, il faut qu'elles se développent. Et pour cela, il faut des missionnaires. La Sœur écrit : " Les misères et les souffrances dont nous sommes témoins tous les jours nous forcent à pousser un cri de détresse vers nos généreux compatriotes. Tant de jeunes filles hésitantes au sujet de leur vocation verraient bientôt leurs doutes dissipés, si elles prêtaient une oreille attentive à la voix de ces millions d'âmes qui d'ici les appellent à leur secours. . . "

Nous ne saurions mieux terminer cet article qu'en citant les propres paroles de la supérieure des Sœurs canadiennes de Canton. Missionnaires et coadjutrices des ministres du Seigneur, elles ont besoin d'aide et de secours. Leurs voix au Canada, nous en sommes certain, seront entendues. Comme aux jours où Jésus prêchait lui-même l'Évangile, la moisson est abondante et, elles nous le disent avec confiance, les ouvriers ou les ouvrières pourraient être plus nombreux : *Mensis quidem multa, operarii autem pauci.*

E.-J. A.